

Crime organisé / Un pactole de minimum 110 milliards d’euros par an

L'argent des mafias menace la paix

L'ESSENTIEL

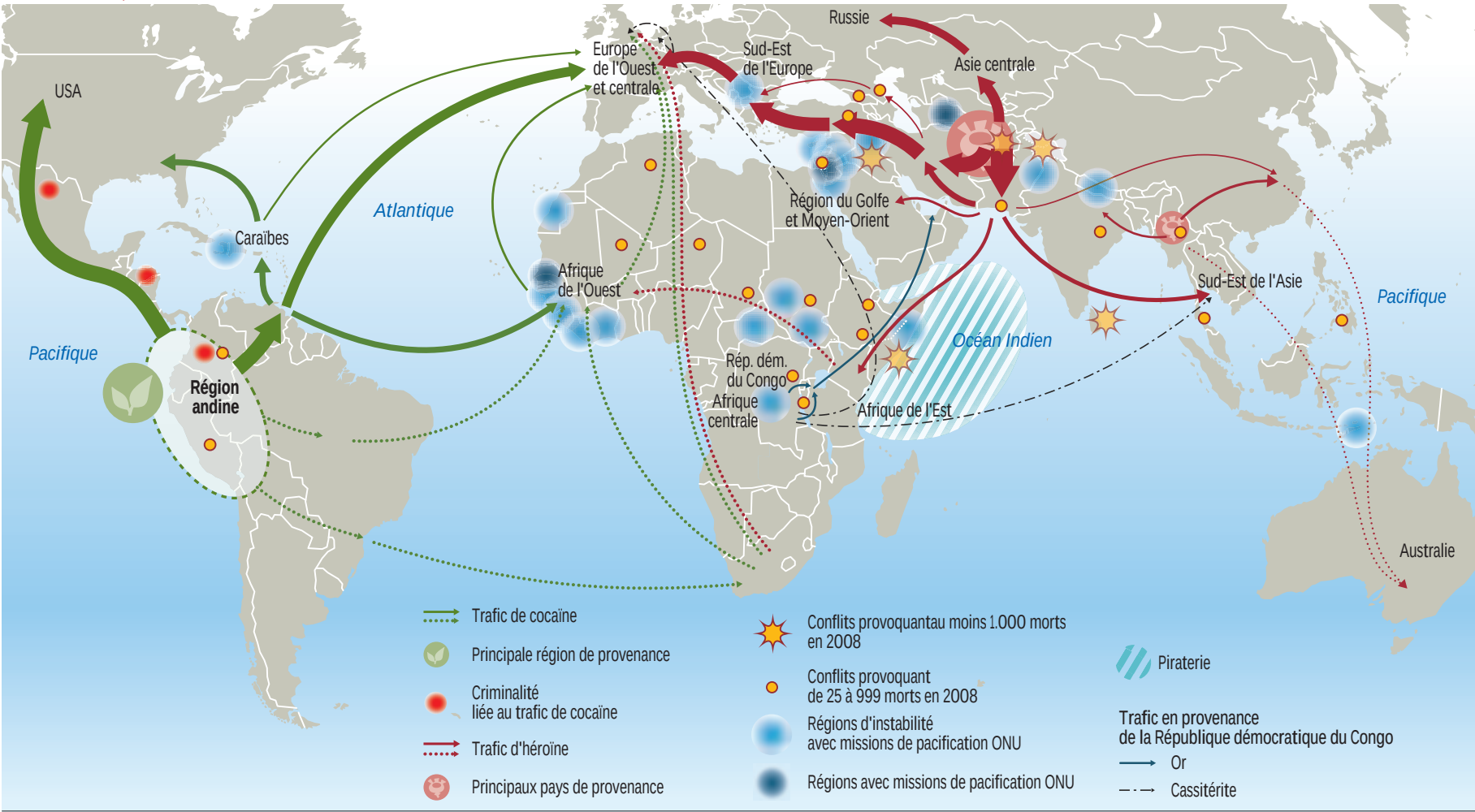
- Premier rapport des Nations unies sur les marchés globalisés des mafias.
- Economies licite et illicite se sont mêlées, la finance est « co-conspiratrice » du crime organisé.
- L'ONU appelle à un sursaut moral contre notre tolérance aux mafias.

Au cours de la décennie écoulée, alors que la planète avait les yeux tournés vers le terrorisme international, « le crime organisé s'est globalisé et est devenu l'un des pouvoirs armé et économique les plus importants au monde », ont prévenu ce jeudi les Nations unies, diffusant pour la toute première fois un rapport transversal sur la formidable mutation du crime organisé contemporain. Avec ce signal inquiétant : il n'y a plus d'économies noires ou blanches, mais des économies grises inter-pénétrées (lire ci-dessous).

Les chiffres sont inquiétants : par-delà les trafics de cocaïne (58,2 milliards d'euros/an) et d'héroïne (26,7 milliards d'euros/an), d'autres économies criminelles explosent : la contrefaçon (8 milliards rien qu'en Europe), le trafic de personnes (7,5 milliards), le trafic de ressources naturelles et d'espèces protégées (2 milliards), le vol d'identité (800 millions d'euros), les trafics d'armes à feu (258 millions, soit jusqu'à 20 % du commerce licite), la pédopornographie (202 millions), pour ne citer que le « Top 8 ».

Un autre grand danger illustré par le rapport est la naissance

EN 2010, CRIMINALITÉ ET CONFLITS SE REJOIGNENT



(ou le prolongement) de conflits armés dans les zones où les forces de marché criminelles font pression, notamment en Afrique de l'Ouest, mais aussi dans la Corne de l'Afrique et à travers l'Asie du Sud (notre infographie, ci-dessus). Les Nations unies épinglent en particulier l'effet déstabilisant de la cocaïne en Afrique de l'Ouest, du Ghana jusqu'en Mauritanie : « *Le plus grand danger par la cocaïne est sa valeur extrême en comparaison des économies locales, ce qui permet aux trafiquants de pénétrer au plus haut niveau des gouvernements et des États-majors.* » En Guinée-Bissau, tant le procureur général que le ministre de la Justice ont

reçu des menaces de mort après saisie de cocaïne. L'Europe vit le même problème : en Serbie, le président ainsi que les ministres de l'Intérieur et de la Justice ont été menacés de mort... après une saisie de cocaïne provenant d'Afrique de l'Ouest. Autre exem-

La valeur extrême de la cocaïne permet aux trafiquants de pénétrer au plus haut niveau des gouvernements et des états-majors d'Afrique de l'Ouest

ple : dans un entretien au *Soir*, le ministre iranien des Affaires étrangères Manouchehr Mottaki affirmait que les mafias de l'héroïne ont tenté d'obtenir l'impunité pour leurs trafics en Iran, en

échange de leur engagement à ne pas en vendre à l'intérieur de la république islamique.

Derrière ces conflits se trouvent éventuellement des faiseurs de guerres – remplacés dès qu'ils sont arrêtés – mais surtout des marchés mafieux, désormais globalisés, qu'il faut casser pour retrouver une chance de stabilité et de paix : « *Puisque le crime organisé transnational est mené par des forces de marché, ce sont ces marchés qu'il faut détruire, et pas simplement les groupes criminels qui les exploitent* », constate Antonio Maria Costa.

A l'attention de l'Europe, le rap-

port lance plusieurs mises en garde implicites : d'abord, le Vieux continent est devenu, de loin, le premier marché de l'héroïne (lire ci-contre) et sa consommation de cocaïne (124 tonnes par an) rattrape celle des Etats-Unis (164 tonnes). Ensuite, puisque les économies licites et mafieuses sont désormais inter-pénétrées et que l'Europe est l'un des grandes puissances économiques, l'Europe est inévitablement devenue l'un des grands centres de l'économie mafieuse de la planète. Enfin, dans les Balkans, la pression de l'économie criminelle enflamme aujourd'hui une crise régionale qui n'a jamais été totalement réglée. ■ **ALAIN LALLEMAND**

NOTRE ENQUÊTE

87 tonnes d'héroïne consommées chaque année en Europe

Selon l'ONUUDC, l'Europe occidentale est devenue le premier marché mondial de l'héroïne, avec une consommation annuelle de 87 tonnes pour un revenu de 16,5 milliards d'euros. La demande est amplement rencontrée par la seule production afghane (380 tonnes). Mais qui tire l'essentiel des bénéfices de ce marché criminel ? Les fermiers, courtiers et insurgés afghans n'empochent que 5 % des revenus du trafic (1,8 milliard d'euros), cependant que les groupes criminels qui transportent l'héroïne de la frontière afghane à la frontière européenne empochent au maximum 1 milliard d'euros. Le solde (plus de 14 milliards d'euros) atterrit dans la poche de criminels actifs en Europe.

Sur la piste d'un simple gramme

Jusqu'au printemps 2011, avec le soutien du Fonds pour le journalisme, et en partenariat avec nos confrères du *Standaard*, du Centre d'investigation journalistique (CINS) de Belgrade et du Consortium international des journalistes d'investigation (ICIJ) de Washington, *Le Soir* enquête sur les opérateurs de ce trafic, ses victimes et ses bénéficiaires. Premier pas : le lancement d'un site spécifique, *Un simple gramme d'héroïne*, nourri de petits et grands reportages, de vidéos, photos et tweets, d'interviews et de documents rares. A.L.

« La crise internationale, une aubaine pour la mafia »

ENTRETIEN

Avec ce rapport sur la globalisation du crime, et après huit années passées à la tête de l'ONUUDC (Office des Nations unies contre la drogue et le crime), son directeur exécutif, l'Italien Antonio Maria Costa, livre son chant du cygne.

On a reproché à l'ONUUDC d'en faire trop sur les produits, trop peu sur le crime organisé. Vous vous êtes bien rattrapé...

Nous sommes convaincus que la lutte contre le crime organisé doit surtout se mener contre les marchés. Les criminels, eux, sont rapidement remplacés, et la motivation fondamentale du crime, c'est l'argent. On connaît très peu le marché criminel : on n'a pas investi suffisamment pour le comprendre. Je suis économiste, je

citoyens, à la propriété individuelle, et à ses conséquences « micro ». Le rapport démontre la dimension stratégique – « macro » – de cette menace internationale. Enfin, la nécessité de se focaliser sur les marchés mafieux pour les perturber.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris ?

Le plus surprenant : l'économie criminelle se développe en parallèle avec l'économie légitime. Beaucoup d'opérateurs de l'économie légale sont impliqués, qu'ils s'occupent ou non des ressources de la criminalité organisée. Il n'y a pas d'économie noire et d'économie blanche : il y a une économie grise, et c'est cela qui me préoccupe : les personnages impliqués sont parfois très respectés... or ils font parfois partie du problème.

Le second aspect qui m'a frappé est le fait

“ Les personnages impliqués sont parfois très respectés... Or ils font parfois partie du problème. » A.M. Costa

sais que – même dans le secteur de la finance – il n'y a pas eu beaucoup d'études. Dans une certaine mesure, l'économie et la finance sont devenus co-conspirateurs dans ces marchés criminels.

Et vous, qu'avez-vous trouvé de neuf ?

D'abord, la globalité du phénomène. Ensuite, la dimension stratégique : on s'est toujours préoccupé de la mafia en raison de la menace qu'elle pose au bien-être des

que la globalisation du crime est le résultat de la globalisation de l'activité économique : la réduction des contrôles frontaliers, l'expansion du commerce, de la finance. Là où l'économie s'est développée très rapidement – hier en Europe de l'Est et en Chine, aujourd'hui au Brésil et en Afrique –, et où les contrôles de l'Etat n'ont pas encore eu le temps de se développer, c'est là que s'est installée la mafia.

C'est davantage qu'un sursaut législatif que vous demandez : c'est presque un sursaut moral...

Exactement. Le sursaut législatif et opérationnel, cela va concerner la suppression de l'offre. Mais on a aussi un très gros problème de légitimation morale des mafias, lorsqu'on achète leurs produits et services. On a progressé un peu face aux stupéfiants, face aux diamants du sang. Il faut progresser dans nombre d'autres secteurs. Vous dites : on a laissé un peu de côté le traité de Palerme (2000). Qu'a-t-il de si intéressant à vos yeux ?

C'est le premier accord international de lutte contre la mafia, et la première reconnaissance internationale de la sévérité du problème. Depuis Palerme, on a perdu une quantité de temps énorme et, ces derniers dix ans, la force de la mafia a augmenté, alors que la force de la réponse globale face à la mafia s'est réduite.

Deux questions à propos d'interpénétration du licite et de l'illicite : la Belgique est candidate à l'organisation de la coupe du Monde de football. Il semble qu'un des éléments décisifs soit que le pays-hôte ferme les yeux, se prive de contrôle anti-blanchiments, histoire de mener tous les transferts d'argent un peu délicats. Cela ne vous sidère pas ?

Je suis l'un des trois pères des accords du Gafi (Groupe d'action financière). Cet accord fonctionne très bien au niveau bancaire, mais ne fonctionne pas avec les opé-

rations immobilières, avec le blanchiment dans l'hôtellerie, le secteur du tourisme... et avec d'autres secteurs importants.

Et la crise, opportunité pour la mafia ?

Avec le Gafi, les mafias n'ont plus pu utiliser les réseaux financiers et, ces dix dernières années, elles ont recommencé à gérer leurs ressources en cash. Avec la crise financière, le manque de liquidités et l'incapacité des banques de se faire des prêts entre elles, ces mafias sont revenues dans le secteur financier et sont devenues les premiers bénéficiaires de la crise. La crise internationale a été une aubaine pour la mafia internationale qui continue à utiliser le système financier. ■

Propos recueillis par **ALAIN LALLEMAND**



© PIERRE-VYVES THIEPONT.

lesoir.be

Jusqu'au printemps 2011, retrouvez le blog « Un simple gramme d'héroïne » blogs.lesoir.be/grammedheroine et les tweets de notre journaliste @AlainLallemand

Karzai a rouvert l'autoroute de l'héroïne

MAGOUILLE TRIBALE : pour soutenir sa réélection, le président afghan a décapité la police des frontières, ouvrant un boulevard aux trafiquants d'héroïne du sud du pays.

KABOUL
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Ce n'est pas une route, juste une piste de sable durci, posée sur les affleurements de roche. Elle n'apparaît sur aucune des cartes routières et pourtant, des dizaines de camions-citernes et camions de charge de dix à trente tonnes y roulent jusqu'à 120 km/h, traversant en volutes hurlantes le sud afghan, d'est en ouest, au nez et à la barbe de l'armée, de la police nationale, de la police des frontières et des douanes. Près de 600 kilomètres de piste torride, un décor façon Verneuil auquel il ne manquerait que les vannes de Blier et les répliques d'Audiard.

La route fantôme prend sa source au sud de l'un des greniers à pavot du pays – la province de Kandahar (17 % de l'opium afghan) –, traverse ensuite le sud du paradis du pavot qu'est la province de Helmand (60 % de l'opium afghan), et se prolonge tout au long de Nimroz, la province la plus occidentale de toutes, un territoire hors limite que ni Kaboul ni les incursions clandestines de l'Iran n'ont permis jusqu'ici de gendarmier. Selon les cartes des chefs tribaux baloutches, seule l'ethnie à bien connaître les dunes et reliefs où se rejoignent Pakistan, Iran et Afghanistan, ce n'est qu'en vue de la frontière iranienne que cette « autoroute de l'héroïne » se disperse en une quinzaine d'embranchements : chaque chargement d'opium ou d'héroïne choisit alors le point de passage pirate qui a sa faveur, selon les accords conclus entre les groupes criminels et les douaniers, policiers, agents provinciaux qui ont reçu leur dessous-de-table. Selon un document d'évaluation des Nations unies, 10.000 kilos d'opium et d'héroïne passent chaque semaine ce seul tronçon de frontière, de quoi largement alimenter l'ensemble de l'Union européenne.

La menace n'est pas exclusivement criminelle. C'est cette même route qu'a empruntée une cargaison de vingt tonnes d'explosifs iraniens, déclarés comme « aliments » et interceptés ce 6 octobre. L'insurrection profite elle aussi de cette voie d'accès

En sens inverse, calendriers brûlantes tournées vers l'Orient, l'Iran voit s'enfoncer dans le désert du sud afghan des centaines de camions-citernes dont le chargement est de deux natures : en principal, un trafic de produits pétroliers qui souhaite échapper aux taxes levées à hauteur des postes-frontières licites de Herat et Zaranj. Mais certains de ces camions assurent aussi un flux continu de produits chimiques dits « précurseurs », nécessaires à la transformation – dans des laboratoires clandestins – de l'opium en héroïne pure.

Ce n'est pas un mirage, les preuves de cette contrebande sont multiples : au sud de la province de Farah, au milieu de nulle part, s'est lentement constituée une étape routière avec ateliers de réparation et stations de carburant. C'est là, en plein désert, que les chauffeurs clandestins rassemblent leurs bahuts jusqu'à inonder l'horizon des dunes environnantes. Les photos prises à cet endroit montrent sans ambiguïté la nature de leurs chargements : bidons de diméthylamine, lots de diisocyanate de toluène (le « Lupranate » de BASF) qui ont des applications industrielles légitimes, c'est entendu, mais n'ont rien à faire au milieu du désert afghan. Selon les estimations des Nations unies, il suffit que 14.000 tonnes de ces produits passent la frontière chaque année pour que l'industrie de l'héroïne afghane soit florissante. Bref, deux camions-citernes par jour. Sur les photos dont nous disposons, les camions se comptent par centaines, en un même point, le même jour. La menace n'est pas exclusivement criminelle. C'est cette même route, dans le sens Iran-Afghanistan, qu'a empruntée une cargaison de vingt tonnes d'explosifs iraniens, déclarés comme « aliments » et interceptés ce 6 octobre. C'est une évidence : l'insurrection armée profite elle aussi de la voie d'accès ouverte aux trafiquants.

Pour les spécialistes de la répression, l'existence de cette autoroute fantôme n'est pas mise en doute. Pour preuve, depuis 2006 déjà, sous le nom de code « J55 », l'Afghanistan et les Nations unies ont établi leur riposte : un projet de base policière, à construire au sud de Nimroz, au cœur de la région des trois frontières (Afghanistan, Iran, Pakistan). Elle serait dotée de 4 x 4 et d'hélicoptères, ainsi que de solides moyens de défense. « J55 » sera bien plus qu'un caillou dans le jardin des trafiquants : la mobilité de l'unité de police qui y sera déployée, sa capacité de frappe seront telles que l'autoroute de l'héroïne deviendra impraticable. Sur papier, la base « J55 » est depuis longtemps une réalité : ses fondations auraient dû sortir du sable dès septembre 2007. Quant aux immeubles, tous les

plans requis sont signés et contresignés depuis 2009. Et pourtant... Le vrai scandale est qu'en 2010 encore, « J55 » demeure un rêve et que l'« autoroute de l'héroïne » reste empruntée à plein régime par les trafiquants.

Qui peut en témoigner ? Dans cette zone déserte et hostile de Nimroz, traversée de mouvements de troupes clandestines (qu'il s'agisse de policiers iraniens en incursion en Afghanistan, des insurgés baloutches pakistanais repliés en Afghanistan, de combattants sunnites iraniens prêts à infiltrer l'Iran, etc.), les observateurs durables et indépendants sont rares. L'un d'eux est un chef tribal baloutche basé à Robat-e Jali, en frontière du Pakistan : « Hadji » Eid Mohammad. Son royaume est constitué de quelques fortifications en pisé, de lourdes tentes. Il règne sur 400 âmes, guère plus, mais est plus de cent combattants. C'est un Afghan loyal, qui dispose de ses propres pièces d'artillerie orientées vers l'Iran, vers le Pakistan ; à lui seul, il est l'une des citadelles, la redoute qui défend l'angle sud-ouest de l'Afghanistan.

Selon les rapports qu'il transmet, Eid Mohammad voit aujourd'hui les camions d'opium traverser à tout berzingue son désert, certains de ne croiser ni les services du gouverneur ni les patrouilles d'une police nationale qui ne s'aventure pas dans cette terre, encore moins une douane dont le poste le plus proche continue aujourd'hui à se situer à des centaines de kilomètres plus au nord.

Pourtant, au printemps 2008, il y a plus de deux ans, Eid Mohammad avait lui aussi approuvé l'idée d'un poste de police régional qui bloquerait le trafic de stupéfiants. C'était l'époque où la police afghane des frontières était dans les mains d'un général – le général Abdul Rahman Rahman – déterminé

à briser les reins du trafic. Lorsque ce général a publiquement annoncé son plan de campagne anti-drogue, il a été limogé sans délai : c'est sur la radio FM de son véhicule de fonction qu'Abdul Rahman Rahman a appris qu'il était muté à la tête de la police de Kaboul, avant même de pouvoir en découder avec la mafia de Nimroz. Et depuis, Eid Mohammad, impuissant, voit passer les camions d'opium et persiste à attendre une véritable riposte de Kaboul... Comment cette inertie est-elle possible ?

La rupture se produit en 2009. A cette époque, couper la route de l'héroïne aurait mis en difficulté l'une des têtes de la narcomafia de Nimroz (lire par ailleurs). Cette mafia plonge ses tentacules dans les bureaux du gouverneur, dans le service de renseignement national NDS, et bien entendu parmi la douane, la police et la police des frontières. Mais aussi au cœur du gouvernement central afghan : un document de travail dont nous avons obtenu copie identifie la tête mafieuse de Nimroz comme étant les deux frères Barahowie, dont l'un, Karim, est alors ministre des Frontières et des Affaires tribales du gouvernement Karzai. Le gouvernement de Kaboul peut-il déclarer une guerre ouverte à ses amis ?

Ce n'est pas tout. Pour garantir sa réélection au scrutin présidentiel de l'été 2009, le président afghan Hamid Karzai a besoin des votes du Sud, majoritairement pachtoune. Sur recommandation de son frère Ahmed Wali Karzai (épinglé lui aussi, à plusieurs sources, comme maître d'œuvre du trafic d'héroïne en province de Kandahar), le président afghan a accepté de confier la direction de la police des frontières à un officier notoirement corrompu, le lieutenant-général Mohammad Yunus Noorzai. Jusqu'alors chef de la police des autoroutes de Kandahar (une police dont les

Sur recommandation de son frère Ahmed Wali Karzai (déjà épinglé à plusieurs sources comme maître d'œuvre du trafic d'héroïne), le président afghan a accepté de confier la direction de la police des frontières à un officier notoirement corrompu

agents sont surnommés les « voleurs d'autoroute »...), Noorzai appartient à une tribu dominante dans le sud afghan, une tribu dont les suffrages sont vitaux aux yeux de Karzai. Cet enjeu électoral explique une nomination policière désastreuse. « C'est à ce moment que le bateau a commencé à couler à pic », commente une source liée aux services de renseignements étrangers : on a perdu Rahman, on a hérité d'un chef de la police des frontières pourri... puis est arrivé un ministre de l'Intérieur qui n'avait confiance qu'en lui-même et son secrétaire particulier... »

La troisième raison de la persistance de l'« autoroute de l'héroïne » n'a rien à voir avec Kaboul. Elle tient



aux courtes vues de l'Otan et, singulièrement, du commandement américain qui a reporté toute son attention militaire sur le front oriental, pakistano-afghan, malgré les immenses ressources fiscales que représenterait une frontière Ouest honnêtement tenue. En février 2010, lorsqu'il lance l'opération « Mosharak » visant à la reconquête de la province du Helmand, le général américain Stanley McChrystal laisse entendre qu'il va s'enfoncer dans toute la profondeur de la province et régenter le grenier à opium du pays. Mais les résultats militaires engrangés début de cette année à Marjah sont moindres que prévu, et McChrystal a hâte d'ouvrir un autre front sur Kandahar, à l'Est. « Il a mis en bouche plus qu'il ne pouvait mâcher », analyse un ancien militaire américain qui ne souhaite pas être identifié : « Il n'a pas voulu s'attaquer au cœur de la production d'opium. McChrystal a réalisé que s'il s'attaquait au pavot, il ne provoquerait pas seulement la ruine des agriculteurs : c'est tout l'architecture d'un narco-Etat qu'il démantèlerait. Avec quel argent Kaboul pourrait-il dès lors se reconstruire ? » Peu avant d'être forcé à la démission, McChrystal va marquer un coup d'arrêt sur la campagne militaire du Helmand... bien avant d'être en position de menacer la production de l'héroïne située plus au sud. En s'arrêtant à mi-distance, McChrystal sauve la mise aux trafiquants. Et il amadoue les chefs tribaux de Kandahar, théâtre de la prochaine offensive militaire américaine. Etait-ce un hasard ?

McChrystal n'est pas le seul en cause. Notre source

américaine critique également le général Karl Eikenberry, désormais ambassadeur des Etats-Unis en Afghanistan : au départ, c'est lui qui a recentré l'effort militaire international sur le front Est, abandonnant à la corruption les 1.200 kilomètres de la frontière Ouest. Le résultat est édifiant : à hauteur de Herat, le chef de la 4^e brigade afghane de police des frontières est aujourd'hui un colonel qui se déplace en SUV Lexus (prix d'achat : 75.000 dollars) et reçoit les dessous-de-table de « hommes d'affaires iraniens » par valises entières. Selon les projections fiscales des Américains, les recettes du poste-frontière d'Islam Qala, l'un des plus importants de la frontière Ouest, devraient dépasser les 215 millions d'euros annuels. Le dernier chiffre annuel qui nous soit connu est inférieur à 50 millions d'euros... La différence disparaît dans une chaîne de corruption qui va du premier policier chargé d'intercepter les camions jusqu'à son homologue posté en fin de course. Lorsque leur chef était encadré par les troupes occidentales, ces hommes touchaient double solde, trois repas chauds par jour, et bénéficiaient de stocks suffisants de carburant. Aujourd'hui, ils semblent revenus à la situation qui prévalait en 2005, la première fois que *Le Soir* leur a rendu visite : pas de solde régulière, mais un dessous-de-table qui oscille entre 250 et 1.000 dollars par mois. Militairement, la guerre d'Afghanistan se joue sur le front Est. Mais le nerf de la guerre, lui, s'est perdu quelque part sur le front Ouest, par corruption et négligence des forces Otan. ■

ALAIN LALLEMAND



lesoir.be
Qui, de Kaboul à Bruxelles, profite du trafic de l'héroïne ? Cet article est le fruit d'une enquête continue, menée d'Afghanistan jusqu'en Belgique, avec l'aide du Fonds du journalisme de la Communauté française. Reportages, photos, documents, cartes peuvent être consultés sur notre blog « Un simple gramme d'héroïne ».
blogs.lesoir.be/grammedheroine/

LA PISTE DE L'OPIUM trahit une structure entièrement clandestine. Au sud de la province de Farah (photo centrale), une vallée entière s'est transformée en ville-fantôme consacrée au transbordement et à la réparation des camions. Arrivés en frontière iranienne (photo de droite), ces camions sont accueillis de manière distincte selon l'heure du jour : les uniformes changent, la composition des équipes se modifie, les bakchichs changent de main. © D. R.

La « mafia de Nimroz » mène au président

Qui tient les ficelles du trafic, lorsqu'il s'agit de quitter l'Afghanistan et de sauter cette première frontière menant en Iran ? « En pratique, toutes les minorités ethniques sont impliquées dans l'exportation d'opium, mais surtout les Pachtoune », déclare au *Soir* l'expatréon de l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime (ONUDDC), l'italien Antonio Maria Costa. Personnellement, il ne poussera pas l'accusation plus loin. Cependant, dans un briefing confidentiel adressé à l'Otan et dont nous avons eu copie, les analystes de l'ONUDDC vont beaucoup plus loin et mettent en cause à la fois le gouvernement afghan, l'appareil national de sécurité et les chefs tribaux. Bref, tous mouillés...

Selon le document, les trois « chefs opérationnels » de l'exportation d'opium via la route du Sud sont tous trois pachtoune : il s'agirait d'Ahmed Wali Karzai (rien moins que l'un des frères du président Karzai, accusé de narcotrafic à de nombreuses reprises mais jamais lâché par Washington) ain-

si que les deux frères Barahowie, natis de Nimroz, dont l'un a été ministre du gouvernement Karzai. L'un des conseillers personnels du président Karzai est également épinglé, de même que l'actuel gouverneur de la province de Nimroz, Ghulam Datsagar Azad. Face à ces acteurs plus ou moins politiques, le principal interlocuteur criminel serait Hajji Juma Khan, un trafiquant d'opium inculpé et poursuivi depuis avril 2009 aux Etats-Unis. Selon les tribunaux de New York, Juma est en mesure d'exporter jusqu'à 40 tonnes d'héroïne en un seul convoi, ce qui représente 1 % de la production annuelle d'héroïne de tout l'Afghanistan.

Jusqu'au ministre des Frontières

Ce ne sont pas les seuls éléments de la « mafia pachtoune » : toujours selon le briefing ONUDDC adressé à l'Otan, le colonel qui dirige la police des frontières de Nimroz (ABP), de même que le chef de l'antenne locale du renseignement (NDS) et l'un des propres conseillers politiques de la Mis-

sion d'assistance des Nations unies en Afghanistan (Manua) sont trois autres « acteurs-clés » de la narcomafia pachtoune. Les pistes mènent à deux tribus, mais en particulier à celle des Noorzai, majoritaire dans le sud-ouest de l'Afghanistan et majoritaire dans les rangs talibans.

Le plus inquiétant est de relever dans cette liste, en position éminente, l'ex-ministre des Frontières et Affaires tribales de Karzai, Karim Barahowie, bouillant défenseur de la cause nationaliste pachtoune, un homme qui n'a pas hésité à remettre en cause la frontière d'Etat entre Pakistan et Afghanistan. On peut comprendre que Karzai ne souhaite pas se faire un ennemi du « porte-voix » des tribus : les ministres afghans des Frontières et des Affaires tribales font profil bas, mais ils sont d'une influence politique déterminante. Pour mémoire, telle était la fonction – sous les talibans – du chef tribal Jalaluddin Haqqani, devenu aujourd'hui l'une des têtes les plus menaçantes de l'insurrection, tant au Pakistan qu'en Afghanistan. ■

A.L.

les photos

© PIERRE-YVES THENPONT



Qu'ils sont beaux, les présidents wallons !

Trente ans ! Et que de chemin parcouru ! Le 15 octobre 1980, la gouaille hennuyère de Léon Hurez présidait aux premiers débats du Conseil régional wallon – comme on disait alors – dans un hôtel de Wépion réquisitionné pour l'occasion. Ce mercredi, l'élégance namuroise d'Emily Hoyos a célébré le 30^e anniversaire du parlement wallon – comme on dit aujourd'hui – dans les locaux exigus mais prestigieux du Grognon, à Namur. Léon Hurez n'est plus là. Mais depuis cette semaine, le visage du socialiste louviérois est de retour dans l'enceinte législative. Il donne le ton à la galerie de photos des ex-présidents de l'assemblée régionale. Les clichés garnissent les murs du patio de la bibliothèque. Les têtes encore connues y succèdent aux profils qui ont parfois presque sombré dans l'oubli politique : Spitaels, Miller, Burgeon (de haut en bas), Happart, Biefnot, Collignon, Taminiaux... Tentation nombriliste ou vantardise mal placée ? Rien de tout cela, dit Emily Hoyos : « Tous les parlements de ce pays sont dotés d'une telle galerie, qui souligne l'investissement de ces hommes et de ces femmes ». La Wallonie, ici, rattrape donc son retard en « grand hommes », et cela ne pourrait lui être reproché. ■ D.

Les maîtres de l'héroïne Série 1/4

Mardi, l'Afghanistan

Tous les niveaux de pouvoir sont touchés par la « narcocorruption ».

Mercredi, Iran et Turquie

Téhéran se bat réellement, mais Istanbul reste au cœur du trafic.

Jeudi, Bulgarie et Serbie

Lentement, Sofia et Belgrade mettent à genoux leurs mafias.

Vendredi, le cas Benelux

Proche de Rotterdam, la Belgique est le grand bazar de l'héroïne.

Retrouvez les articles, cartes, interviews, documents, photos et vidéos sur notre site, à l'adresse blog.lesoir.be/grammedheroine/

Cette enquête n'aurait pas été possible sans l'aide financière du Fonds pour le Journalisme (Bruxelles), la participation du Centar za istrazivacko novinarstvo (CINS, Belgrade) et l'appui de plusieurs collègues est-européens de l'International Consortium of Investigative Journalists (ICIJ, Washington).

Voici les bénéficiaires afghans de l'héroïne

QUAND UN GRAMME D'HÉROÏNE est acheté en Belgique, qui empêche les bénéfices ?

ENQUÊTE
Qui sont les bénéficiaires réels du trafic d'héroïne en Belgique ? Les Afghans ? Les Européens, ou certains intermédiaires ? Peut-on enquêter sur le sujet de Kaboul jusqu'en Belgique, identifier sinon des hommes, du moins des filières, des groupes criminels, voire des protections occultes ?

C'est cette enquête que nous vous proposons de suivre jusque vendredi. L'idée a germé en reportage au sud de l'Afghanistan, en découvrant avec quel soin le blindé qui nous transportait contournait les champs de pavot, et évitait de poser ses chenilles sur le moindre décimètre cultivé, fut-il clairement illicite. Ainsi, alors que les dernières enquêtes trahissent un retour inquiétant de la consommation d'héroïne en Europe de l'Ouest, alors que l'héroïne saisie dans le Benelux est exclusivement d'origine afghane, les Pays-Bas et la Belgique envoient des milliers d'hommes en Afghanistan avec ce mot d'ordre paradoxal : surtout, ne pas s'intéresser au pavot.

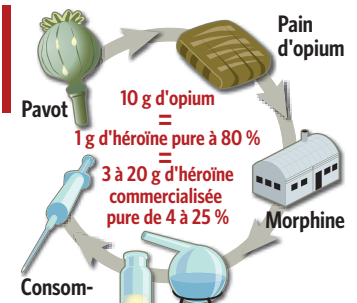
De retour dans la capitale afghane, un ancien officier du renseignement US allait accroître notre étonnement : cartes au mur, il nous a expliqué comment, à partir de 2008, les armées anglo-saxonnes

ont tourné le dos aux routes de trafic de l'Ouest afghan puis, en 2010, face à l'ampleur du travail, renoncé à soumettre l'extrême sud où opèrent les mafias tribales qui exportent l'héroïne. Du coup, avec la bénédiction des pouvoirs locaux et de membres du gouvernement Karzaï, l'autoroute afghane de l'héroïne pouvait renaître et déverser son poison sur l'Iran, la Turquie, l'Europe (*Le Soir*, 21 octobre 2010).

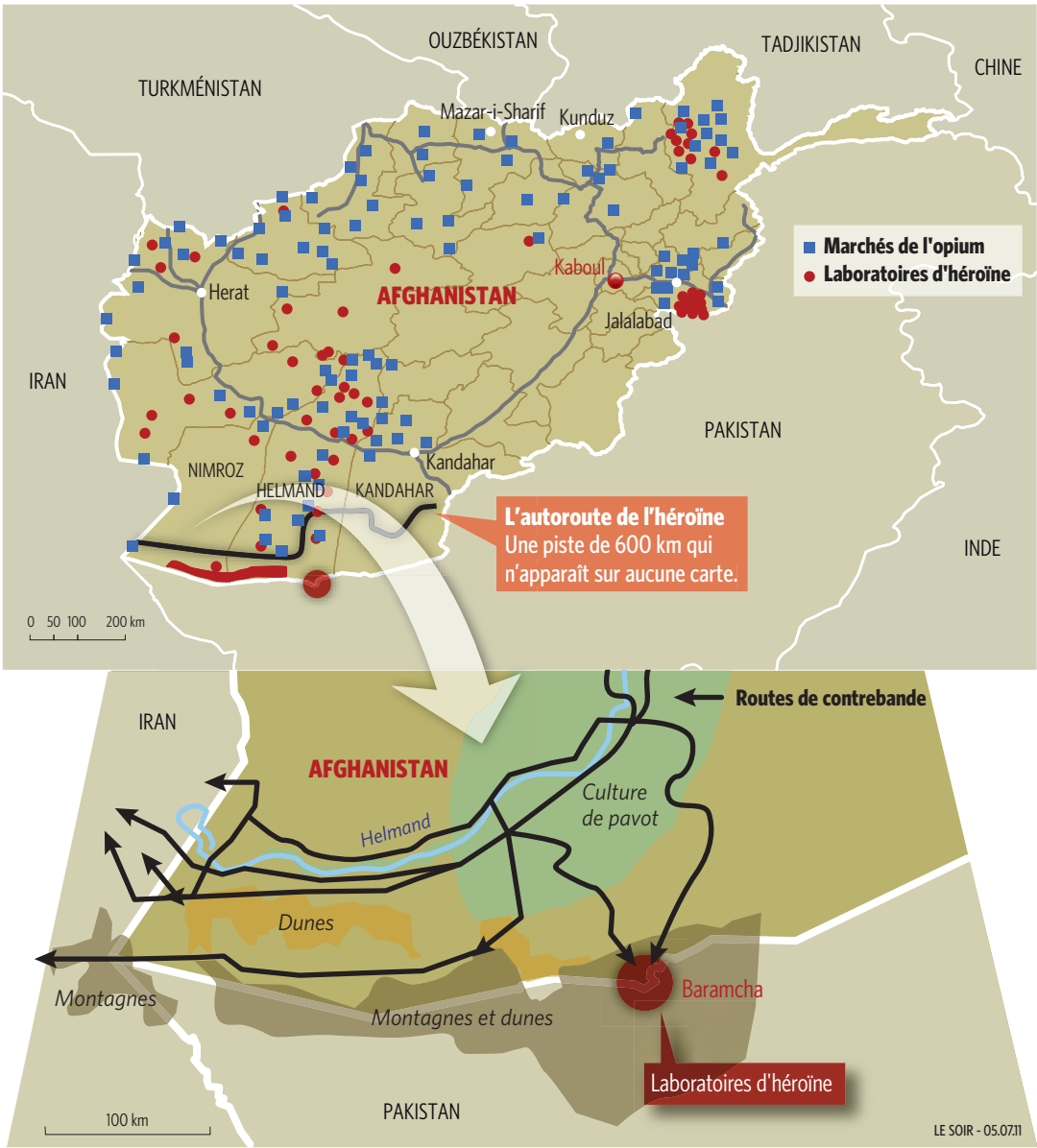
Bref, l'Union européenne aurait tort de compter sur Kaboul ou sur l'Otan pour se protéger de l'héroïne. Mais si le Benelux ou l'Union partait demain en guerre contre cette drogue, cela aurait-il le moindre sens ? Tout à fait : selon notre enquête, 85 % des revenus de l'héroïne afghane vendue en Europe de l'Ouest demeurent sur le continent européen ou dans le patrimoine de ses résidents. Ce sont donc, en principal, des résidents européens qui empoisonnent la jeunesse européenne.

Car qui s'enrichit de la misère de près de trois millions d'héroïnomanes d'Europe ? Al-Qaïda, les talibans, la famille Karzaï ? Oui, mais bien d'autres encore : le crime organisé bulgare, les mafias turques d'Istanbul et de Rotterdam, les indépendantistes kurdes, plusieurs réseaux familiaux du Nord-Est marocain, quelques Nigériens sans oublier les Belges. ■ **ALAIN LALLEMAND**

L'HÉROÏNE



L'héroïne Cette enquête parle d'un stupéfiant d'origine végétale, tiré d'une variété particulière de pavot (*Papaver somniferum*). Le bulbe est incisé en juin, rend un latex qui est recueilli et mis à sécher pour constituer une pâte brune, déjà fumable telle quelle : l'opium, naturellement riche en morphine (14 %). Pour obtenir le stupéfiant consommé en Belgique, il faut transformer cet opium en morphine pure (sept kilos d'opium afghan pour un kilo de morphine), puis une seconde fois, à volume égal, transformer la morphine en héroïne, consommable par injection. En réalité, après son second passage dans les labos afghans, cette héroïne ne sera pas absolument pure : sa pureté sera de 60 à 80 %.



L'EXPERTE



Letizia Paoli, chercheuse à la KUL, estime que la situation afghane est désormais idéale pour un vaste développement des trafics : l'Etat est à nouveau actif mais pas trop puissant. « Il est clair que l'absence de répression a permis les plantations. Mais le fait que l'Etat revienne dans le tableau en étant corrompu par la drogue, notamment un ministère de l'Intérieur complètement corrompu, cela crée les conditions idéales pour que le trafic de drogue prenne les dimensions d'une entreprise économique à grande échelle. Aujourd'hui, l'Etat commence à combattre le trafic, et vous créez ainsi des incitants à la corruption. Ceux qui sont protégés, par exemple, par le frère Karzaï, se portent beaucoup mieux que ceux qui ne le sont pas, et peuvent lancer des trafics à grande échelle... » Letizia Paoli and al., *The World Heroin Market. Can Supply be cut ?*, Oxford University Press, 2009.

Le fermier

Un revenu amputé de plus de la moitié en huit ans

KABOUL
Aux heures les plus fastes du trafic, l'opium rimait déjà avec misère et cela n'a pas changé : quelques plants « antidouleurs » dans le jardin familial, puis un demi-hectare à un hectare planté au plus près du village, souvent en propriété partagée. Comparé à n'importe quelle exploitation conduzienne, le premier maillon du trafic a toujours eu piètre allure. En 2008, il a suffi que le prix du blé explose pour que le fermier délaisse le pavot.

Pourtant, l'opium a été une aubaine : en 2003, avant que le fermier ne soit victime de rackets, à l'époque où la police et l'armée demeuraient absentes, l'opium rapportait à lui seul 2.750 euros par ferme par an, soit trois fois le revenu moyen d'une famille afghane. Aujourd'hui ? Après une année 2009 catastrophique due à une mycose puis à la sécheresse, les fermiers ont touché le fond. Le revenu stagne à +/- 1.700 euros par ferme, sans compter une somme d'obligations nouvelles : une insécurité accrue, une taxe de protection (*ushr*) qui n'est plus liée aux notables du district mais à des intervenants armés, et un préfinan-

cement des cultures (*salâm*) qui provient d'acteurs de moins en moins locaux. Le business s'est profondément « professionnalisé », donc criminalisé. Sans compter une répression accrue a fait naître un nouvel acteur, le courtier « sous protection » (*kamis-hankar*) qui, malgré la guerre, peut encore se déplacer grâce au chef de guerre local. Ces courtiers – deux par village, un à deux dans chaque district, et plusieurs centaines au total au niveau d'une province – représentent désormais un curieux croisement entre l'acheteur et l'usurier-racketteur. Ces courtiers mangent l'essentiel du chiffre d'affaires des agriculteurs, jusqu'à 75 %.

Faut-il pleurer sur le fermier afghan ? Voire. Les prix de l'opium sont repartis à la hausse en ce début 2011. S'ils échappent à la sécheresse, les agriculteurs n'hésitent guère : ce n'est plus le respect de l'islam qui les empêcherait de cultiver, mais plutôt la peur du gouvernement ou la rareté de l'eau. À l'ouest, les cultures explosent : au moment où les troupes Otan lèveront le camp (2014), le commerce de l'opium battra son plein. ■ **A.L.**

LA PART DU FERMIER : 0,86 %

Pour 1 kg d'opium séché (d'une teneur en morphine de 14 %), le fermier touche au maximum 123 euros. Il faut acheter sept pains d'opium à ce fermier pour constituer un kilo d'héroïne. Il perçoit donc 861 euros brut pour ce qui deviendra un kilo d'héroïne pure, soit 3.000 à 20.000 doses d'héroïne.

301

C'est le revenu mensuel moyen, en euro, que le pavot procure à un fermier afghan impliqué dans cette culture. Soit un peu moins de 50 euros/mois/personne. En Afghanistan, ce n'est pas rien.

FAUT-IL LÉGALISER ?

Irréaliste Baptisé autrefois « Conseil de Senlys », l'International Council on Security and Development affirme qu'il existe un marché prometteur pour le pavot afghan (et satisfaisant pour les fermiers) : les opiocés légaux, anti-douleurs, morphine.

Letizia Paoli (KUL) dément : « La proposition du Conseil de Senlys – est irréaliste : d'abord, il n'y a pas vraiment de demande mondiale, il s'agit d'usines qui ne tourneraient que quelques semaines par an. Et même si vous rencontriez une demande licite internationale, ceci n'empêcherait de toute façon pas les cultures illicites de renaître par ailleurs. Aujourd'hui, les cultures illicites représentent moins de 2 % des terres arables. Dès lors, il suffirait de consacrer, disons, 4 % des terres cultivables d'Afghanistan pour rencontrer à la fois le marché licite... et illicite. C'est une mauvaise idée. »

Les courtiers, trafiquants et leurs protecteurs

La délicate pyramide des « protecteurs »

ISLAM QALA (OUEST)

Aucun courtier ou trafiquant n'a voulu nous recevoir pour cette enquête spécifique ; mais plusieurs protecteurs de trafic nous parlent depuis 2003. Il n'existe pas de marché de l'opium dans chaque village de production, par contre chacun de ces villages dispose en théorie de courtiers (*kamisshankars*) qui regroupent la production au niveau du district. La pratique est plus fluctuante : dans un district du nord-ouest qui nous est devenu familier, neuf zones de culture existent pour trois villages-hameaux, avec deux courtiers de district en tout et pour tout, qui répondent à un même chef, lié à la police locale. Ce chef sert à son tour de courtier au niveau provincial, où ils seraient – nous n'avons pu le vérifier – quatre ou cinq à opérer.

Selon les analyses ONU réalisées dans le sud, la situation d'une province de très haute production est fort différente : dans le Helmand existerait de 600 à 6.000 courtiers. Cette vaste fourchette n'est pas due à l'incertitude des données : les courtiers sont bien identifiés. Le problème est celui

d'une définition : lorsqu'un policier est aussi collecteur, et que sa fonction officielle le pousse à se déplacer de la campagne vers le chef-lieu, comment faut-il l'étiqueter : courtier, trafiquant ou protecteur ?

Ce cas le plus étrange que nous avons documenté est celui d'un général de la police des frontières qui a tenu un rôle-clé à Islam Qala l'un des deux postes de contrôle vers l'Iran : il arrêta les trafiquants mais devait par ailleurs verser 38.000 euros par an à Kaboul pour garder son grade et sa fonction. Donc, il filtrait. En première ligne de contrôle, il met un homme de confiance, qui empêche, fait mine de ne pas inspecter mais rend scrupuleusement compte à son chef. Aux étapes suivantes de contrôle du véhicule, chaque policier épie l'autre, non pour éviter la corruption mais parce que sur cette seconde ligne de contrôle, la majorité des trafiquants sont implacablement dénoncés. L'équipe a fait merveille sur la frontière ouest jusqu'à l'interception d'une valise de billets destinée à un ministère de Kaboul. ■ **A.L.**

LA PART DU COURTIER-TRAFIQUANT : 3,38 %

Selon l'ONU, fermiers ET trafiquants capteraient 4,86% des gains. Pourtant, les prix en Iran montrent que seuls 4,5% restent immédiatement en Afghanistan. Il est probable que certaines sommes, payées en cascade, puissent être comptabilisées plusieurs fois. 3,38 % est notre meilleure approximation.

25

Malgré les arrestations régulières, depuis mai 2005, de grands parrains de l'héroïne, 25 « grands trafiquants » seraient encore actifs au plan national en Afghanistan.

LA CORRUPTION

Et Karzaï ? Ancien ministre afghan des Affaires étrangères, candidat malchanceux aux présidentielles, Abdullah Abdullah nous tient sur les revenus de l'héroïne un discours prudent : « Il n'y a pas de doute qu'une partie de l'argent va aux personnes liées au gouvernement. Ces personnes sont influentes, bénéficient de l'argent de l'héroïne et, malheureusement, ne sont aucunement menacées. » Mais lorsque notre micro est coupé, le discours est plus ferme. En substance : nous savons tous que le frère de Karzaï, Ahmed Wali Karzaï, est en charge de ce business à Kandahar, et que Kandahar et le Helmand sont les principaux centres de distribution de l'héroïne. Le président Karzaï continue à nier cette évidence, affirmant que tant qu'il n'a pas vu de ses yeux le chargement d'opium des camions, il n'a pas de preuve. « Voilà la vraie nature du problème, voilà à quel point le trafic d'héroïne nous a infectés ! »

EXCLUSIF

KABOUL

Ce sont juste quelques dizaines de cartes et schémas, disons « officieux », des *non papers* préparés dans les coulisses d'une grande agence internationale mais dont la diffusion publique, munie du sceau de cette agence, est simplement inimaginable : ils expliquent et détaillent comment le gouvernement central de Kaboul et ses entités provinciales, de même que les principaux corps de police et renseignement du pays, sont devenus des acteurs de tout premier plan du trafic d'héroïne. Au pilori : la police des routes, la police des frontières, le service national de sécurité (NDS), au moins un ministre, plusieurs gouverneurs. Ces schémas et les relevés de renseignements qui les accompagnent (coordonnées GPS des trafics, preuves photographiques, organigrammes criminels avec identification des sources) sont opportunément tombés dans les mains du *Soir*.

Le topo : qui tient les frontières tient les trafics. Et dans un pays éclaté comme l'Afghanistan, pour bien contrôler toutes les frontières, il faut avoir un pied dans chaque tribu – à moins que ce ne soit l'inverse : Baloutches, Pachtoune, Tadjiks. Qui, à l'époque de cette enquête,



AHMED WALI KARZAÏ, demi-frère du président, pointé du doigt. © BANARAS KHAN/AFP

te, est à la fois ministre des Frontières et des Affaires tribales ? Un certain Abdul Karim Barahowie, gouverneur de la province de Nimroz, une province extrême : la plus occidentale d'Afghanistan, et la plus méridionale de la frontière afghano-iranienne. Bref, « la » clé du trafic d'héroïne entre Afghanistan et Iran, lorsqu'on souhaite éviter les postes-frontières officiels. Son adjoint ? Son frère, qui règne de facto sur le business du sud du pays, épiscrite du centre de la production nationale d'héroïne. Pour réussir à drainer l'ensemble de l'héroïne du Sud – produite dans les trois provinces de Kandahar, Helmand et Nimroz –, les deux frères Barahowie vont se

mettre en cheville avec l'un des hommes forts de Kandahar – rien moins qu'Achmed Wali Karzaï, demi-frère du président, et le commandant de la police afghane des frontières. Sans attendre la fin de cette enquête, *Le Soir* a fait état de ce dossier dès octobre (à lire sur notre blog).

L'Union sacrée

Mais ce dossier va plus loin que la dénonciation d'un vaste schéma de corruption : il identifie les personnes et niveaux de pouvoir qui sont liés au trafic et compromettent ainsi la totalité des factions ethniques du pays (1). Il serait donc impossible de constituer un gouvernement sans intégrer une ou plusieurs factions liées aux intérêts criminels. Un ancien agent de renseignement US y voit la raison réelle pour laquelle le général Stanley McChrystal a renoncé à pacifier le Sud, a réorienté ses troupes vers Kandahar – et sans le savoir ouvert la voie au premier retrait de troupes US : « Mon opinion est que, lorsqu'il a atteint la rivière Helmand, il s'est rendu compte qu'il avait les yeux plus grands que le ventre : s'il s'attaquait au pavot, il ne provoquerait pas seulement la ruine des agriculteurs, il démantèlerait aussi toute l'architecture de ce narco-Etat. S'il n'y avait l'héroïne et ses deux milliards de dollars de revenus annuels – perso, je pense qu'il s'agit plutôt de 4 milliards – où trouverait-on l'argent pour construire l'infrastructure du pays, pour ériger des shopping malls et gratter-ciel ? » ■ **A.L.**

(1) A l'exception notoire des Azéris.

LA PART DES GRANDS PROTECTEURS : 1 à 2 %

Leur part ne s'ajoute pas à celle des trafiquants, elle en est une fraction : gouverneurs, chefs d'administrations, élus ou responsables tribaux, ils sont eux-mêmes trafiquants au niveau provincial ou s'identifient aux intérêts des grands trafiquants à un niveau interprovincial et sont rémunérés par eux.

L'insurrection

« Ne mettez pas tout sur le dos des talibans »

KABOUL

Fin 2004, pour le Congrès US, les montants qu'Achmed Wali Karzaï, demi-frère du président, et le commandant de la police afghane des frontières. Sans attendre la fin de cette enquête, *Le Soir* a fait état de ce dossier dès octobre (à lire sur notre blog).

Fin des années nonante, alors qu'ils étaient au pouvoir, les talibans percevaient chaque année de 75 à 100 millions US\$ sur l'opium et l'héroïne, des montants confirmés par plusieurs instructions judiciaires et procès menés à New York. Après quelques années d'or (2006, 2007) où les talibans ont empêché jusqu'à 400 millions US\$ par an sur l'opium et l'héroïne, les revenus se sont tassés à un niveau estimé désormais par les enquêteurs ONU à 91 millions €/an. Mais ce chiffre est incomplet : il compile les revenus des taxes de protection payées par le fermier, le camionneur, l'exploitant de laboratoire et le passeur en frontière, mais il ne tient pas compte d'un nouveau revenu auquel semblent s'être attachés les talibans : la gestion de certains laboratoires rudimentaires, et l'importation de produits chimiques précurseurs, essentiels au raffinage de l'héroïne.

Au total cependant, l'équation « talibans = héroïne » demeure sujette à caution : les stupéfiants ne fourniraient que 10 à 15 % des quelque 630 à 650 millions € nécessaires au soutien de l'insurrection. Et le Belge Jean-Luc Le-

91 millions

C'est, en euros, la meilleure estimation des revenus annuels liés à l'opium afghan qu'engrangent chaque année les forces insurgées afghanes. Les sources sont diverses : taxe sur les fermiers, sur les laboratoires, sur les convois et sur l'importation des produits chimiques nécessaires au trafic.

mahieu, patron du bureau afghan de l'agence anti-droge des Nations unies (ONUDC), nous met en garde : « Il faut faire attention : on ne doit pas mettre toute la responsabilité de la drogue sur les talibans. C'est faux ! La collusion entre trafiquants, gouvernement et talibans, voilà ce qui est la faiblesse de ce pays. Il y a une collusion énorme entre les divers intérêts, et c'est absolument faux de dire que les talibans sont responsables de tout : la faiblesse du gouvernement est un élément. (Par ailleurs) il existe une responsabilité des Belges de travailler contre l'addiction en Belgique, tout en gardant un œil sur la situation sécuritaire de l'Afghanistan. Si le gouvernement afghan tombe, les conséquences seront ressenties jusqu'en Belgique même. La globalisation n'est pas uniquement une globalisation économique, c'est aussi une globalisation à tous niveaux, avec des conséquences énormes. Il faut prendre ses responsabilités. » ■ **A.L.**

LA PART DES INSURGÉS : 0,26 %

Le mouvement du mollah Omar s'enrichissait grâce à l'opium dès 1997, bien avant le début de la dernière guerre d'Afghanistan. À l'heure actuelle, la meilleure estimation ONU évalue entre 10 et 15 % l'apport économique de l'héroïne dans le budget de fonctionnement global des insurgés.

Mardi, l'Afghanistan
Tous les niveaux de pouvoir sont touchés par la « narcorruption ».

Mercredi, Iran et Turquie
Téhéran se bat réellement, mais Istanbul reste au cœur du trafic.

Jeudi, Bulgarie et Serbie
Lentement, Sofia et Belgrade mettent leurs mafias à genoux.

Vendredi, le cas Benelux
Proche de Rotterdam, la Belgique est le grand bazar de l'héroïne.

Retrouvez les articles, interviews, documents, photos et vidéos, cartes sur notre site, à l'adresse blog.lesoir.be/grammedheroine/

Cette enquête n'aurait pas été possible sans l'aide financière du Fonds pour le Journalisme (Bruxelles), la participation du Centar za istraživačko novinarstvo (CINS, Belgrade) et l'appui de plusieurs collègues est-européens de l'International Consortium of Investigative Journalists (ICIJ, Washington).

Les mafias persanes, complices des babas d'Istanbul

Iran Le meilleur allié de l'Europe

Nous n'y aurions jamais vraiment cru si, en octobre 2010, après avoir fait défection avec fracas et opté pour une existence sous protection en Suède, Farzad Farhangian ne nous avait reçu clandestinement et confirmé ce point essentiel : l'Iran peut être critiqué en bien des points, admet l'ancien diplomate iranien, mais « son programme anti-drogue est une guerre menée avec conviction. Téhéran ne fait pas semblant de se battre. » (voir notre blog) Vrai, les chiffres sont à ce point énormes qu'on peine à y croire : en 2009, Téhéran a saisi quelque 41.065 kg d'héroïne pure, soit un peu plus de 40 % de l'ensemble des opiacés saisis dans le monde. Six fois ce que saisis tout le continent européen, 50 fois ce que saisis La Haye.

L'Iran est sérieux. Même écho à Sofia, dans l'entourage du GDBOP (prononcez : guédébop), l'unité spéciale antigang qui piste ces camions bulgares lestés d'héroïne et qui leur viennent de Téhéran soit via la Turquie, soit via l'Azerbaïdjan, la Géorgie, la mer Noire et la Roumanie. Depuis vingt ans, les policiers iraniens ont démantelé plusieurs milliers (!) de réseaux de trafiquants d'héroïne. Et on parle bien de « réseaux », rien à voir avec les « *barducks* », ces millions d'Afghano-Iraniens que nous avons croisés, qui traversent régulièrement la frontière et ne peuvent s'empêcher de trafiquer du kérosène, du petit électronique... et parfois un à cinq kilos d'opium.

Téhéran se fait un plaisir de confirmer une histoire parmi d'autres : Mansur Atae, Ramin Sadri et Khosro Salmasi importaient régulièrement de la morphine livrée par des trafiquants baloutches. Ils commençaient à se faire un nom

puisque Téhéran avait intercepté au total plus d'une tonne d'opiacés qui leur était destinée (529 kg de morphine, 232 kg d'héroïne, 732 kg d'opium, excusez du peu). Le job du trio consistait à transporter les stupés jusqu'à l'ancienne capitale perse, Qazvin (nord-ouest), et là, sous couvert d'une exploitation laitière, de les raffiner en héroïne livrable à la mafia... bulgare. Si, à première vue, tout cela nous semblait fort exotique, ce n'est que bien plus tard que nous comprendrons les liens historiques entre diaspora iranienne et anciens membres des services secrets bulgares (notre blog).

Les policiers iraniens ont placé le groupe sous surveillance, relevé les plaques des transporteurs et, plutôt que de leur mettre la main au collet, osé une livraison surveillée à travers le territoire turc. C'est Ankara qui, grâce au renseignement policier iranien, a démantelé le réseau, interceptant à la clé 109 kg d'héroïne. Merci Téhéran.

Cet inlassable travail de répression, nous en avons vu les aspects les plus extraordinaires à Zahedan, en Sistan-Baloutchistan (Est), la province la plus misérable d'Iran, celle où arrive l'héroïne exportée via la province afghane de Nimroz (nos éditions d'hier). Sur plus de 1.900 km, les Iraniens ont construit une « ligne Maginot » dressée contre les trafiquants, avec fossé de plus de 4 mètres, murs renforcés de barbelés et concertinas, et, à intervalles réguliers, l'érection de fortresses paramilitaires (texte et vidéos sur notre blog). Il n'existe que deux routes – nord ou sud – pour traverser l'Iran sans tomber sur des masses désertiques : Zahedan ouvre la route des trafics du sud. Dans cette ville, l'Iran reconnaît que 40 à 65 % de la population vit de trafics illicites frontaliers. Qui dit mieux ? ■ **A.L.**

22 %

Plus d'un cinquième de l'héroïne afghane qui entre sur le territoire iranien est intercepté, soit le taux le plus élevé au monde. Le taux pour l'ensemble de l'Europe peut être estimé à 11,8 %. (10 T sur 85 T)

UNE « TRAGÉDIE »
5,5 % de toxiques L'un des chiffres les plus secrets de la république islamique. Officiellement, Téhéran admet avoir une population de 1,2 million d'usagers problématiques, dont 84 % liés à un opiacé. Un million d'opiomanes. En réalité, cette population est de l'ordre de 3,5 à 4 millions, sur une population totale de 72 millions. En mai 2009, interrogé sur ce point alors que nous le croisons en Iran, le directeur du programme anti-drogue des Nations unies Antonio Mario Costa n'avait pu donner librement son point de vue : les élections présidentielles étaient programmées pour le mois suivant. Nous l'avons à nouveau interrogé à Bruxelles, au terme de son mandat : « Nous pensons que 3,5 à 4 millions d'Iraniens sont dépendants des opiacés, ce qui donne un taux de toxicomanie de 6 %, sans doute le plus élevé au monde. (NDLR : taux allemand = 0,2 %) Six pourcent de la population des 18-64 ans, personne n'a cela ! Les Russes ont un plus fort pourcentage sur la tranche 18-24 ou 18-34, mais pas sur la population totale ! C'est une tragédie nationale... »



SUR LE FRONT EST DE L'IRAN, forces spéciales, policiers, militaires et paramilitaires ont dressé une authentique « ligne Maginot » pour endiguer les trafiquants. Sur notre blog [LESOIR.BE/GRAMMEDHEROINE](http://lesoir.be/grammedheroine), retrouvez le reportage complet, textes, photos et vidéos de cette guerre à la drogue qui dure depuis vingt ans. © ALAIN LALLEMAND



« Faisons un grand accord de coopération Iran-Turquie-EU »

EXCLUSIF
Proche des conservateurs pragmatiques et durant cinq ans ministre des Affaires étrangères d'Ahmadinejad, Manouchehr Mottaki, demeure l'une des voix diplomatiques les plus écoutées d'Iran. Extraits de l'interview qu'il nous a accordée et dont l'intégralité figure sur notre blog : **Les Britanniques**
Nous pensons que les Britanniques, responsables de la lutte anti-drogue en Afghanistan, devraient revoir leur stratégie. Le résultat de leur politique, c'est un trafic qui est passé de 300 à 9.000 tonnes d'opium. S'ils n'y parviennent pas, c'est mieux qu'ils renoncent et que d'autres se chargent de cette politique. **Les camions bulgares**
Vous parlez de ces camions qui viennent en Iran chercher l'héroïne afghane pour la conduire vers l'Europe. Oui, c'est malheureusement vrai. Quand des millions, parfois des milliards de dollars résultent de ce commerce, ils sont prêts à tuer, à commettre n'importe quel crime pour protéger leurs revenus. Nous nous retrouvons alors face à une sérieuse crise. Chaque pays en paie le prix, non

seulement en argent, mais aussi en vie : nous avons perdu plus de 4.000 policiers et personnel de sécurité impliqués dans la lutte anti-drogue. **Un sommet anti-drogue**
Que faire ? Etablir des accords bilatéraux puis multilatéraux très profonds et globaux. Premier point : l'échange de renseignements, de manière sincère et complète, entre les pays qui se trouvent sur la route du trafic ou qui sont les marchés-cibles de l'héroïne afghane. Ensuite, il nous faudrait un sommet Iran-Turquie-Bulgarie-EU sur le trafic de drogue. Est-ce qu'on attend pour cela la résolution de la crise sur notre

nucléaire ? Alors, ils peuvent attendre... Mais autrement, il y a tant d'opportunité pour une coopération : aidez-nous sur le renseignement, sur les douanes, aidez-nous avec un minimum de matériel pour contrôler la frontière et nous ferons ce qu'il faut pour réduire la capacité des trafiquants. En particulier, nous pourrions combattre ensemble non seulement l'héroïne mais aussi de nouveaux stupéfiants, plus dangereux encore que l'héroïne, dérivés eux aussi de l'opium (NDLR : référence au « crack iranien », variété ultra-pure d'héroïne). ■

Propos recueillis par ALAIN LALLEMAND

LA PART DES TRANSITAIRES EN IRAN : 2,8 %

Le calcul est simple : de frontière à frontière, le kilo d'héroïne passe de 3.000 US\$ (min. frontière afghane) ou 5.000 US\$ (max. frontière pakistanaise) à 8.000 US\$ (frontière du Kurdistan turc). Soit une prise de bénéfice de l'ordre de 2,5 à 2,8 € par gramme. Les bénéficiaires sont iraniens, arabes d'Iran, baloutches pakistanaï ou iraniens, kurdes turcs ou iraniens. Au pactole que représente ce transit illicite (gain estimé : 304 millions €/an) s'ajoute la vente, aux populations toxicomanes d'Iran, de 17 tonnes d'héroïne et 450 tonnes d'opium.

Turquie Des saisies, oui, mais une criminalité tenace

16.407

C'est le nombre de kilos d'héroïne saisis en 2009 en Turquie, soit bien plus du double de ce qui a été saisi dans toute l'Europe. Ankara saisis autant que Kaboul et toutes les capitales d'Europe réunies.

L'ÉNIGME

La boîte noire turque
Malgré un volume de saisies qui permet à Ankara d'afficher un succès d'apparence, Istanbul demeure le grand « hub » de reconditionnement (1, 5, 10 ou 25 kg) et distribution de la majeure partie de l'héroïne consommée en Europe. C'est d'Istanbul que partent les filières aériennes d'Afrique de l'Ouest qui amènent en Belgique de petits volumes d'une héroïne très pure. C'est à Istanbul, selon plusieurs sources d'Europe de l'Est et de l'Ouest, que sont organisés les transits d'héroïne vers le « hub » d'Europe de l'Ouest, Rotterdam, d'où les Turcs/Kurdes redistribuent les flux du dernier segment du trafic (Royaume-Uni) (21 %). Allemagne (8-10 %), France (8-10 %). A.L.

ISTANBUL - ANTALYA
La Turquie est l'un des pays les plus efficaces au monde dans sa lutte contre le trafic de drogue. Pourquoi l'Union européenne ne saisit-elle pas autant d'héroïne que nous ? C'est avec un sourire en coin qu'Ahmet Pek dressait ce constat en février devant un parterre d'officiers de police et de préfets. Alors président de l'Office national turc de lutte contre le crime organisé (KOM), il n'a cessé de louer le travail de ses hommes. « La Turquie ne se bat plus comme par le passé, elle agit de manière structurée et sur le long terme. »

BABAS TOUJOURS ACTIFS

Avec 16 tonnes d'héroïne saisies en 2010 et de nombreuses têtes tombées depuis 2005, l'heure est à l'auto-satisfaction. « Tous les babas dorment en prison », se félicite Ahmet Pek. Rien que ces derniers mois, certains gros poissons tels que Vahdet Das, Abdullah Baybasin et Suat Deniz ont en effet été arrêtés. Abdullah Baybasin par exemple, connu pour avoir maîtrisé 90 % du marché britannique de l'héroïne dans les années 1990, a été interpellé en janvier à Istanbul avec 281 kilos de cocaïne, trois mois après sa sortie de prison en Grande-Bretagne. « Sans volonté politique forte, ces progrès n'auraient jamais été réalisés », constate Arda Akin, journaliste au quotidien *Hürriyet*. Steve Coates, de l'Agence britannique de lutte contre le crime organisé (Soca), juge lui aussi ces arrestations efficaces car, selon lui, elles ont réduit l'approvisionnement en héroïne au Royaume-Uni. « Il ne faut pas se leurrer, estime toutefois un agent de liaison

européen. Ces barons poursuivent leurs activités via leurs avocats, parents et clans. » En Turquie, le trafic destiné à l'Europe est en effet contrôlé par des réseaux basés sur les liens familiaux et tribaux locaux – la très grande majorité des personnes arrêtées sont de nationalité turque. Dans l'est du pays, la drogue qui arrive d'Iran passe par des clans kurdes qui organisent son transfert jusqu'à Istanbul puis la Bulgarie, avec le plus souvent des connexions dans les pays voisins. « Le clan Baybasin a réussi à maîtriser la chaîne de A à Z, de la Turquie jusqu'en Europe », constate Firat Alkac, du journal *Taraf*.

UNE RÉALITÉ KURDE

Quid en revanche du PKK (parti des travailleurs du Kurdistan) toujours actif en Turquie et dans le nord de l'Irak ? Dans les années 1990, les services de renseignements turcs estimaient que 80 % du trafic de drogue était contrôlé en Europe par le PKK. Encore aujourd'hui, Ankara le présente comme le principal acteur du trafic. En avril, Washington a d'ailleurs placé sur sa liste noire cinq nouveaux dirigeants soupçonnés de participer au trafic de drogue. « Le rôle du PKK est un peu exagéré, estime toutefois un commissaire de police sous couvert d'anonymat. Il ne se salit pas les mains directement. Vous ne trouverez jamais d'homme en lien direct avec le PKK lors des arrestations faites sur le sol turc. Mais il est vrai qu'il préleve des taxes aux frontières iraniennes et irakiennes ainsi qu'en Europe. » Dans les années 1990, la lutte contre le PKK aurait pu faire

d'une pierre deux coups en affaiblissant aussi le trafic de drogue. Or ce dernier a été réorienté vers des réseaux incluant mafieux, hommes politiques, membres des forces de l'ordre et des services de renseignement. C'est ce qu'a révélé en 1996 le scandale de Susurluk lorsqu'un chef mafieux, un député et un policier ont trouvé la mort ensemble dans un accident de voiture. « Le but n'était pas de stopper le trafic mais d'en prendre le contrôle », a reconnu en 1996 un membre des forces de l'ordre. Le célèbre baron de la drogue Huseyin Baybasin, avec qui Firat Alkac a entretenu une longue correspondance, confirme avoir eu des liens avec le numéro deux de la Sécurité, Emin Arslan, et le chef des services de renseignements de la gendarmerie, Veli Kucuk, tous deux actuellement poursuivis par la justice. « A l'époque, le trafic d'héroïne était entre les mains des autorités mais plus maintenant. Il s'est parcellisé et individualisé », explique Firat Alkac. Certains membres des forces de l'ordre sont occasionnellement mis en cause, comme en février avec l'arrestation de deux officiers dont un commissaire stambouliote. « La police fait le ménage dans ses

rangs et le montre », note un agent de liaison européen. Au niveau politique en revanche, les affaires de drogue restent de l'ordre des rumeurs. Certes, un neveu du Premier ministre Erdogan a été incarcéré pour trafic de stupéfiants, mais les doutes planent sur certaines autres personnalités sans qu'aucune enquête ne soit ouverte.

ARGENT SALE EN IRAK

La lutte contre le blanchiment d'argent est un autre point faible. « *Asuparavant l'argent de la drogue était blanchi en Azerbaïdjan et à Chypre Nord*, nous explique un commissaire de police. Maintenant, il est plus facile d'investir en Turquie, dans des secteurs en plein développement comme le bâtiment. Le reste est blanchi dans le nord de l'Irak. » Certes, depuis 1996, Ankara lutte contre le blanchiment d'argent. De nouvelles réglementations ont été passées et un office de lutte contre les crimes financiers (Masak) a été créé en 2006. Mais son action reste limitée : « C'est ici que le bât blesse », constate Arda Akin, reporter à *Hürriyet*. S'en prendre aux revenus de la drogue est pourtant le meilleur moyen de tarir ce trafic. ■ **DELPHINE NERBOLLIER**

LA PART DES TRANSITAIRES TURCS : 7,4 %

A nouveau, le calcul est simple : le prix de l'héroïne double de frontière à frontière, soit un gain de 8.000 US\$/kilo. C'est un minimum : notre calcul ne prend pas en compte d'autres revenus liés à cette héroïne, qui seront engrangés ultérieurement et reviendront vers la Turquie : le produit du racket opéré par les indépendantistes kurdes (PKK) sur les trafiquants d'Europe de l'Ouest (l'Otan parle de dizaines de millions d'euros), ainsi qu'une part probable des gains réalisés par les Turcs qui réceptionnent l'héroïne aux Pays-Bas.

L'EXPERT



Antonio Maria Costa directeur de l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime (ONUDC) : « Toutes les minorités ethniques d'Afghanistan sont impliquées dans le processus de production et d'exportation de l'héroïne, mais en particulier la minorité pach-toune, qui domine dans la moitié Sud, là où se trouve l'essentiel de la production de pavot. Dès que le stupéfiant est exporté – au Pakistan ou directement en Iran –, d'autres groupes ethniques interviennent, et tout d'abord les Baloutches. Les Baloutches se trouvent au Sud de l'Afghanistan, à l'Est de l'Iran, au Nord du Pakistan. Un autre groupe intervient lorsque le stupéfiant entre en zone kurde irannienne : les Kurdes sont réputés pour être impliqués, depuis longtemps, dans le trafic de stupéfiants, notamment en Turquie, mais aussi dans d'autres lieux comme l'Allemagne et d'autres endroits d'Europe. »

Les Afghans n'ont pas le contrôle du trafic

« Il existe une différence intéressante entre les trafiquants de cocaïne sud-américains et ceux qui trafiquent l'héroïne afghane. Pour la cocaïne, qu'elle soit produite en Colombie, au Pérou ou en Bolivie, la production, le trafic et même dans une certaine mesure la vente au détail restent dans les mains des Colombiens. Il en va tout autrement de l'héroïne afghane : les Afghans tiennent le trafic intérieur mais à l'étranger, comme ils n'ont pas de diaspora importante, ne parlent pas les langues étrangères, ils sont aisément identifiables, etc. Dès lors, dès que la drogue quitte l'Afghanistan, elle se trouve immédiatement dans les mains de cartels : certains sont des cartels politiques liés à l'insurrection et derrière laquelle se trouve un réseau mondial, certains sont des cartels européens, des cartels russes, nous avons même identifié un cartel nigérien qui est actif dans l'héroïne au Pakistan, sur la frontière afghane. » A.L.

<http://bit.ly/RtqTr>



MÊME SI LES KURDES S'EN INDIGNENT, la réalité judiciaire belge confirme un lien entre PKK et héroïne. © G. VANDEN WUNGAERT/AP.

Héroïne turque = PKK ? Oui, de façon indirecte

BRUXELLES - CHARLEROI

Les Nations unies l'ont affirmé sans ambages en 2010 : les indépendantistes kurdes du PKK se financent avec l'héroïne afghane, qui doit presque inmanquablement passer sur leur territoire, que ce soit via l'Irak ou via l'Iran. Et ils se refinançant une seconde fois en exerçant un racket contre les trafiquants turcs d'héroïne actifs en Europe de l'Ouest. En interview,

l'ancien patron de l'ONUDC Antonio Costa nous confirme cette même connexion kurde, « traditionnelle » (notre blog).

Même en Belgique ? A Bruxelles, la police fédérale est prudente : les écoutes téléphoniques montrent effectivement que les trafiquants « turcs » repérés en Belgique sont fréquemment des Kurdes, éventuellement sympathisants du PKK. Mais ils ne trouvent

pas de lien direct entre PKK et héroïne même si, quand un chargement d'héroïne est intercepté, c'est un sympathisant du PKK qui descend systématiquement de Rotterdam vers la Belgique pour venir aux nouvelles.

A Charleroi, la police fédérale est plus affirmative, et pour cause : en 2010, une rafle a ramené ce type de dossier au-devant de l'actualité, et un Kurde a bien été appréhendé, et placé sous

mandat d'arrêt, pour financement du terrorisme – le PKK en l'occurrence. Cet inculpé se livrait effectivement à du racket contre des trafiquants d'héroïne : « C'était un homme du PKK, et il était en connexion avec ce que nous appelons ici les "Turcs" – mais ce sont en fait des Kurdes qui vendent de l'héroïne. Ces "Turcs" ou Kurdes sont obligés de donner un certain pourcentage de leurs revenus. La di-

me. Et ceux qui vendent l'héroïne sont obligés de donner leur part, comme tous les autres. » Bref, il existe bien une articulation, indirecte, entre PKK et héroïne. Selon l'ONU, le butin global (taxe de transit au Kurdistan et racket en Europe) serait de 35 à 70 millions € annuels. Ce qui signifie qu'au total, le PKK toucherait 0,1 à 0,2 % des revenus de l'héroïne, sensiblement moins que les talibans. ■ **A.L.**

Mardi, l'Afghanistan
Tous les niveaux de pouvoir sont touchés par la « narco corruption »

Mercredi, Iran et Turquie
Téhéran se bat réellement, mais Istanbul reste au cœur du trafic.

Jeudi, Bulgarie et Serbie
Lentement, Sofia et Belgrade mettent à genoux leurs mafias.

Vendredi, le cas Benelux
Proche de Rotterdam, la Belgique est le grand bazar de l'héroïne.

L'Europe orientale entre en guerre contre ses mafias

Bulgarie Le marché de l'héroïne s'essouffle

Serbie Inédit : un cartel serbo-kosovar

SOFIA

Ne vous fiez pas à l'interminable rénovation du centre-ville : osez le tram vers le sud-ouest et, lorsque le réseau public meurt, poussez à pied jusqu'au quartier Vitoshka. Vous verrez bientôt des habitations qui ne valent pas le prix d'un scooter pelé, mais abritent dans leurs garages des Porsche Cayenne 4×4 rutilantes. Et si les habitants parlent football, tendez l'oreille : autrefois propriété des municipalités, la majorité des clubs bulgares de division 1 ont été privatisés et servent désormais – comme dans la Serbie voisine – à recycler l'argent mafieux.

Clichés ? Il serait plaisant de le croire, mais il suffit de décrypter les communications du parquet pour comprendre que nous sommes dans une autre Europe : ici, un magistrat et un haut fonctionnaire du fisc peuvent s'allier pour racketter un homme d'affaires puis le faire assassiner (2009). Ici, les patrons de Cosa Nostra ou de la mafia lituanienne viennent en villégiature sur le littoral, la seule surprise étant que, désormais, on les place sous mandat (2010). Ici, le patron des douanes est mis sur écoute durant six mois par l'antigang pour connaître la nature de ses trafics (2010).

C'est vrai, la Bulgarie vient de très loin : en 2001, lorsque les parrains de la mafia bulgare se sont partagé les marchés de l'héroïne de la capitale, ils ont adopté le tracé exact des districts de police : un seul marché, un seul mafieux ? Alors, un seul commissaire à arroser ! Deux ans plus tard, lorsqu'un criminologue a très officiellement levé ce lievre, publié la carte détaillée des patrons locaux de l'héroïne en livrant leurs noms et surnoms, leurs revenus, leurs structures, ni l'antigang ni les gangs n'ont protesté : sur les 68 pages du rapport, « un seul des noms était erroné », se souvient l'auteur, Tihomir Beslov.

Nous sommes dans son bureau, au nord-est cette fois, à un jet de pierre du 1^{er} district de police. Tihomir regrette presque l'époque où la corruption et le trafic d'héroïne étaient à ce point lisible : « Sofia est divisée en neuf bureaux régionaux de police qui, à l'exception des homicides et du crime organisé, sont responsables pour la majorité des délits commis sur leur territoire : vols, drogue, etc. Au vu de cette stricte division policière, cela avait donc un sens d'aligner les "districts mafieux" sur les districts de police à corrompre. Par ailleurs, la distribution d'héroïne est le vrai squelette du trafic de drogue : les clients ont chaque jour besoin de leur dose. C'est très stable, très prévisible... Organiser les territoires sur la distribution d'héroïne, c'était judicieux. »

Mais la roue a tourné, parfois plutôt bien : la jeunesse est mieux éduquée, elle ne se rue plus sur l'héroïne. D'où une diversification vers des labos bulgares de drogues synthétiques installés en Syrie ou au Liban. Ensuite, la pratique du GSM et de la vente d'héroïne par internet a brouillé les territoires mafieux. Enfin, une kyrielle d'assassinats, commis en pleine rue, ont provoqué le démantèlement – par les gangs eux-mêmes – de leurs unités de flingueurs, casseurs de bras, coupeurs d'oreilles et briseurs de doigts. « *Auparavant, dans chaque district mafieux, il y avait trois, quatre types qui servaient à cela, dit Tihomir, mais cette violence force à l'intervention policière.* » Et elle a provoqué plus d'une fois la colère de la Commission européenne.

Désormais affaiblie, la mafia de l'héroïne a compris qu'il était plus opportun d'investir, par exemple, dans ce qui est ici appelé des « juristes noirs » : « *Il s'agit d'avocats très brillants, très influents au sein du Parlement, qui élaborent d'initiative des textes de loi répondant à un agenda criminel secret. Et ils les font passer.* Vous me direz que vous connaissez aussi cela en Belgique, soit, mais ici il y a une différence : ces juristes assurent un lien direct entre crime organisé d'une part, politiciens et magistrats d'autre part. » ■

ALAIN LALLEMAND

Quelles sont les structures actuelles du trafic d'héroïne en Bulgarie ? Pourquoi la mafia bulgare de l'héroïne est-elle en perte de vitesse ? Les informations sur notre blog : <http://bit.ly/mU0Ulg>

LA PART DES PASSEURS DE L'EST : 22 %

Le calcul « en creux » est simple : le kilo d'héroïne pure à 80 % passe de +/− 16.000 US\$ (11.200 €) à Istanbul pour atteindre le prix de l'or à Amsterdam (environ 33.000 €). Il sera ensuite coupé et vendu au détail pour un montant approximatif de (minimum) 100.000 €. Sur papier, le revenu brut des passeurs d'Europe de l'Est représenterait donc 22 %. Ils sont, avec les Turcs, les premiers grands bénéficiaires du trafic car ils ajoutent à leurs revenus la vente au détail dans les pays traversés (26.400 héroïnomanes en Bulgarie, 22.400 en Serbie, 20.800 en Hongrie, 25.600 en Autriche, etc.).

SOFIA

Tel est le nombre de dealers d'héroïne qui seraient actifs en Bulgarie, dont la moitié dans la capitale. L'émergence du GSM a cependant brouillé la stricte répartition territoriale des vendeurs.

L'ÉNIGME

Vérité graduelle Combien y a-t-il d'héroïnomanes en Bulgarie ? En 2000, Sofia avançait le chiffre de 60.000, puis 30.000, enfin 26.400, ce qui reste bien trop élevé puisqu'en regard de l'héroïne effectivement consommée dans le pays, cela ne laisserait que 0,02 g/jour/personne. Ridicule. Lorsque des enquêtes indépendantes ont établi que ces chiffres étaient fantaisistes, l'administration aurait réagi en évoquant l'histoire d'un professeur qui apprend à ses élèves que « 2 + 2 = 9 » : « *Lorsqu'un nouveau professeur arrive, il s'interroge: dois-je dire brutalement que 2 + 2 = 4, ou dois-je commencer par dire que 2 + 2 = 8, puis 2 + 2 = 7, etc. ?* » L'administration semble avoir choisi cette seconde voie.

Quelles sont les structures actuelles du trafic d'héroïne en Bulgarie ? Pourquoi la mafia bulgare de l'héroïne est-elle en perte de vitesse ? Les informations sur notre blog : <http://bit.ly/mU0Ulg>

LA PART DES PASSEURS DE L'EST : 22 %

Le calcul « en creux » est simple : le kilo d'héroïne pure à 80 % passe de +/− 16.000 US\$ (11.200 €) à Istanbul pour atteindre le prix de l'or à Amsterdam (environ 33.000 €). Il sera ensuite coupé et vendu au détail pour un montant approximatif de (minimum) 100.000 €. Sur papier, le revenu brut des passeurs d'Europe de l'Est représenterait donc 22 %. Ils sont, avec les Turcs, les premiers grands bénéficiaires du trafic car ils ajoutent à leurs revenus la vente au détail dans les pays traversés (26.400 héroïnomanes en Bulgarie, 22.400 en Serbie, 20.800 en Hongrie, 25.600 en Autriche, etc.).

SERBIE

Au début existaient... les services secrets

ENTRETIEN

SOFIA

Ce sont bien les services secrets qui, à l'origine, ont involontairement permis une percée de l'héroïne en Bulgarie, nous confirme le criminologue Tihomir Beslov : « *Au début, le crime organisé bulgare se montrait bien de l'héroïne. Sous la dictature, il n'y avait eu départ que 1.500 consommateurs d'héroïne, et c'est un chiffre fiable car sous un tel régime, il était difficile de dissimuler.* »

Or si la route de l'héroïne vers l'Europe passe par la Bulgarie, et si les études des années 70 et 80 montrent qu'une centaine de kilos semblent alors être absorbés par le marché national, notre interlocuteur a relevé un détail étonnant : « *Si j'interroge les usagers d'héroïne qui ont connu cette période, ils me disent qu'à l'époque, ils ne voyaient pas passer l'héroïne : pour se défoncer, ils utilisaient des opiacés médicamenteux.* »

Dès lors, bénéficiant aujourd'hui de larges accès aux administrations et services de sécurité modernes, Tihomir Beslov a mené son enquête : « *Les services de sécurité de l'époque communiste, Komitet za Darzhavna Sigurnost (KDS, la Sécurité d'Etat), étaient très actifs au Moyen-Orient. Rappelez-vous que, sous le bloc soviétique, cha-*

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

SERBIE

Interactif

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne des stupés, qui unit des groupes criminels plus puissants. Le camion appartenait à Petkovic, il était supposé transporter vers Prague des palettes de citrons, mais 383 paquets d'héroïne étaient dissimulés dans les palettes.

Jusque-là, Petkovic n'était connu que comme un petit homme d'affaires local, impliqué dans les transports ainsi que dans la restauration. Il n'avait pas de casier judiciaire, mais ses sociétés de transport s'étendaient sur toute l'Europe. « *Il était l'organisateur du transport d'héroïne, avait trouvé le chauffeur et disposait d'une compagnie de transport routier autorisée à circuler dans l'espace Schengen. Mais il ne possédait pas la cargaison clandestine, et il n'était pas le financier de l'opération* », analyse Dragan Rakic, chef de la section stupés de Belgrade qui a mené l'interception.

Par contre, son complice Plavsic était connu de la police comme criminel de niveau moyen, chef d'un petit groupe originaire de Kikinda, en Vo-

EXCLUSIF

BELGRADE

Quand Borislav Plavsic, dit « La grenouille », et Zoran Petkovic, dit « Le cruel », ont été attrapés en octobre 2010 près de Pancevo avec 120 kg d'héroïne afghane ultrapure, il était clair aux yeux des policiers qu'il ne s'agissait que de petits poissons : des éléments moyens de la chaîne

Les maîtres de l'héroïne Série 4/4

Mardi, l'Afghanistan

Tous les niveaux de pouvoir sont touchés par la « narcorruption »

Mercredi, Iran et Turquie

Téhéran se bat réellement, mais Istanbul reste au cœur du trafic.

Jeudi, Bulgarie et Serbie

Lentement, Sofia et Belgrade mettent à genoux leurs mafias.

Vendredi, le cas Benelux

Proche de Rotterdam, la Belgique est le grand bazar de l'héroïne.

Retrouvez les articles, interviews, documents, photos et vidéos, cartes sur notre site, à l'adresse blog.lesoir.be/grammedheroine/

Cette enquête n'aurait pas été possible sans l'aide financière du Fonds pour le Journalisme (Bruxelles), la participation du Centar za istrazivacko novinarstvo (CINS, Belgrade) et l'appui de plusieurs collègues est-européens de l'International Consortium of Investigative Journalists (ICIJ, Washington).

La Belgique, grand bazar de l'héroïne pour la France

EN 160 km, le prix de l'héroïne triple, les bénéfices explosent.

BRUXELLES, CHARLEROI, LIÈGE

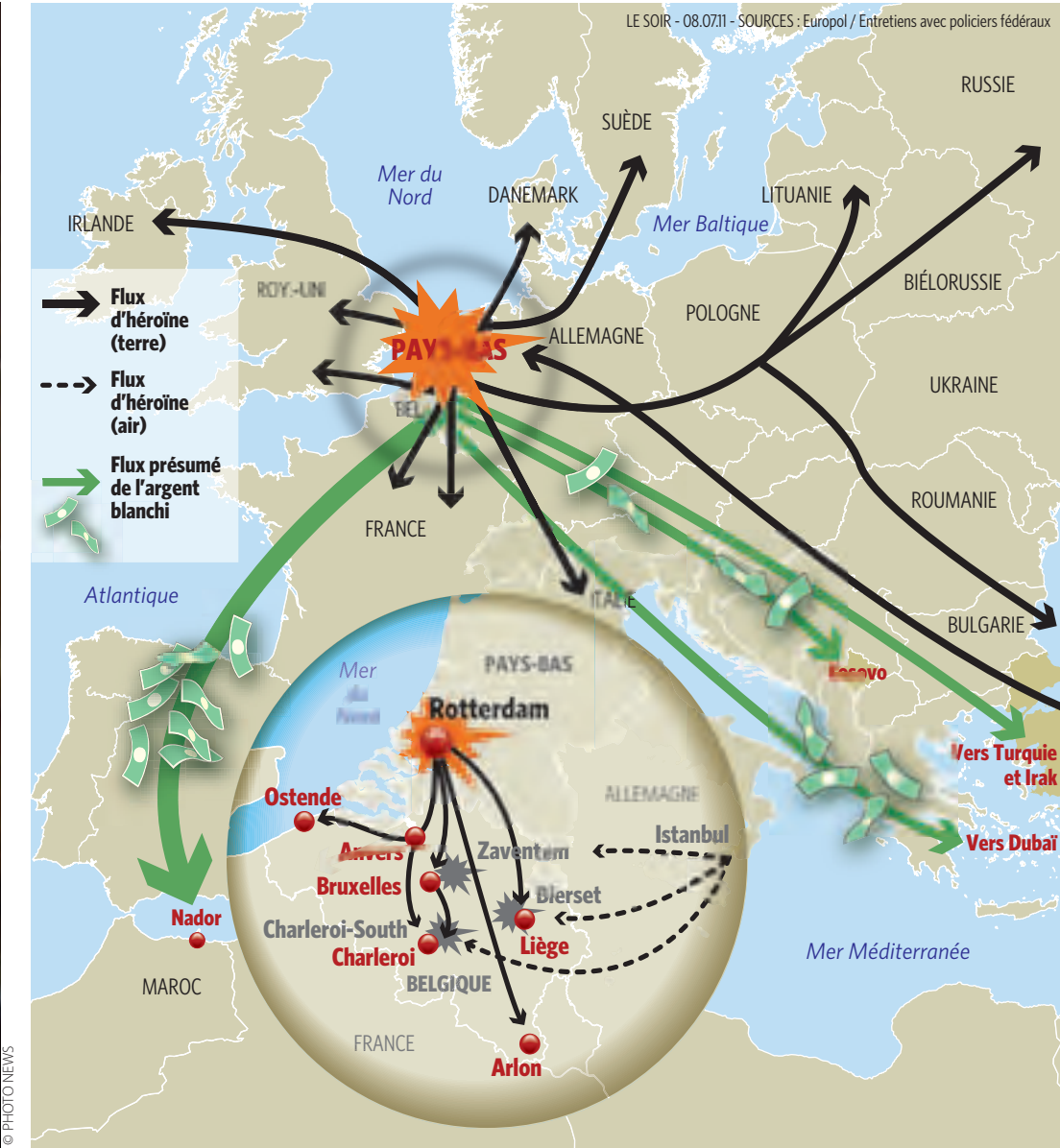
Fin du voyage – ou presque : lorsqu'elle arrive en Belgique, que vaut encore l'héroïne ? Si elle arrive via des « incorporés » – les passeurs qui avalent jusqu'à 1,3 kg d'ovules d'héroïne et tentent un débarquement à Gosselies, Zaventem ou Bierset – la pureté peut-être identique à celle rencontrée à Istanbul : jusqu'à 66,5 %. Mais en vente de rue, que l'héroïne soit venue par les airs ou – c'est le cas le plus fréquent – par voie terrestre comme expliqué dans nos éditions d'hier, la pureté n'est plus au rendez-vous : 5 à 7 % à Arlon, « 10 à 30 % » à Liège, idem à Charleroi, parfois même des doses homéopathiques que ne captent plus les « tests d'orientation » des policiers : 0,3 % est le taux le plus bas relevé ces dernières années. Le reste de la dose sera constitué « principalement de caféine ou paracétamol, ou plus rarement de Nesquik et café soluble », remarque Marc Gerits, inspecteur principal à la section stupés de la police de Liège.

Parler de cette dilution n'a rien de futile : elle représente le bénéfice réel des trafiquants ouest-européens. De Kaboul à Rotterdam, le prix de l'héroïne grimpe de 3.200 à 33.000 €. Mais ensuite, de Rotterdam et environs (ce qu'Europol appelle le « hub nord-ouest ») jus-

qu'aux principaux marchés d'Europe (Grande-Bretagne, France, et même un retour sur l'Allemagne), c'est sur la coupe que les groupes criminels se paient. Et là, peu importent les modes de vente et consommation : par billes d'un gramme (20 à 25 euros à Liège, 20 à 30 à Charleroi) ou par billes de 2,5 g (50 € à Liège), voire par billes plus petites (0,3 g), c'est la pureté relative qui détermine le prix : qu'on parle à Arlon de 7 € le gramme pur de 5 à 10 %, ou à Charleroi d'un gramme de 25 à 30 € pur à 25 % (deux exemples qui nous sont donnés par la police fédérale à Bruxelles), nos interlocuteurs policiers semblent parler en définitive d'une même réalité : si le gramme était vendu pur sur nos trottoirs, il se vendrait autour de 100 euros.

En clair, sur quelque 160 kilomètres, de l'importateur turc/kurde basé aux Pays-Bas qui réceptionne l'héroïne afghane venue des Balkans, jusqu'au consommateur résidant en Belgique, le prix a... triplé. A nouveau : qui empêche cet argent ? Pour le comprendre, il faut accepter ceci : la majorité des vendeurs de détail sont des clandestins, eux-mêmes victimes de filières de traite des êtres humains. C'est derrière cette première façade que nos policiers identifient les bénéficiaires réels. Suivez-nous. ■

ALAIN LALLEMAND



Le schéma criminel

Une structure en trois strates, basée sur des « dealers captifs »

Deux commerces de l'héroïne coexistent en Belgique : d'abord, la vente de détail aux consommateurs résidant en Belgique, et qui sera tenue, selon les villes, par des groupes organisés qui peuvent être belges, albanais, kosovars, turcs, maghrébins. Mais l'essentiel du commerce est ailleurs : la vente de semi-gros aux dealers qui viennent réaliser en Belgique des achats groupés, puis arosent la France, bassin parisien inclus.

Car la Belgique ne se trouve pas en fin de parcours, elle n'en est qu'un maillon : elle est traversée par les flux destinés au marché français, quatre à cinq fois plus important que le marché belge et l'un des plus importants d'Europe ; au prix de détail, l'ensemble du marché franco-belge de l'héroïne dépasse le milliard d'euros.

Pour alimenter ce marché, le profil général – mais pas systématique – est constitué de trois strates : tout en bas de la pyramide, « des ressortissants illégaux (notamment du Maroc, d'Algérie, de Tunisie) et qui alimentent une clientèle quasi exclusivement française », notent les policiers fédéraux bruxellois. Ces « market dealers » sont placés en apparte-

ments (« panden »), vendent « un peu de cocaïne, mais essentiellement de l'héroïne », et ils sont eux-mêmes des victimes de la traite des êtres humains : ils sont soit sans papiers soit délestés de leurs papiers, que leurs négriers tiennent en un endroit sûr.

La seconde strate – celle des bénéficiaires – est constituée de leurs négriers. Eux aussi maghrébins, ils ont recruté en Afrique du Nord leurs futurs vendeurs, et connaissent leurs familles : « Je pense, sans en avoir la preuve, que si les choses ne se passaient vraiment pas bien ici, il y aurait des pressions sur la famille là-bas, explique le chef de section stupés de Charleroi, Marc Servais. Si un dealer disparaît avec la marchandise, on connaît historiquement ses points d'attache au Maroc. »

Maroc ? Oui, certaines villes comme Nador posent un problème spécifique (lire par ailleurs). La troisième strate – les fournisseurs primaires – se trouve à Rotterdam et est généralement turque (kurde, en fait). Oui : la structure est à ce point cloisonnée qu'aujourd'hui Arabes et Turcs travaillent ensemble, ce qui était impensable il y a vingt ans. ■ A.L.

LA PART DU DEALER CAPTIF : 0,2 %

En Wallonie, un appartement qui tourne bien peut vendre jusqu'à « 600 kg d'héroïne en six mois », de très mauvaise qualité, « à 7 ou 8 €/gr ». Soit une recette mensuelle de 750.000 €. Si le vendeur clandestin (captif puisque sans papier), a la chance de toucher un fixe, il sera maximum de 1.500 €, soit 0,2 %.

1.500

C'est la somme en euro promise – non pas payée, mais promise – aux passeurs d'héroïne par voie aérienne. Ils ingèrent jusqu'à 1,2 ou 1,3 kg d'héroïne assez pure, puis tentent de gagner la Belgique sans dégâts.

LA VOIE DES AIRS

Ils viennent d'Istanbul

Les trafics aériens sont loin d'être dominants mais ils restent significatifs : « Nous avons des Ouest-Africains dans le trafic, explique sous couvert d'anonymat un spécialiste de la police fédérale. Mais l'héroïne ne vient pas d'Afrique, elle vient d'Istanbul. Car là, à Istanbul, vous avez une grande communauté de Nigériens, et c'est de là que partent des filières "air" sur la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Belgique. Ils achètent quelques kilos puis viennent par avion. Ce ne sont pas que des Nigériens, ce sont aussi des Burundais. Est-ce important ? Parfois, plusieurs personnes sont signalées positives sur un même vol... On sait que c'est une même organisation criminelle qui se trouve derrière tous ces courriers venus d'Istanbul, car les Britanniques ont effectué un recensement de toutes les saisies. Ils se sont rendu compte que l'héroïne était toujours coupée avec le même produit et au même taux. »

Comment ça marche ?

Plusieurs kilos vendus par site, par semaine

Vendue des Pays-Bas, cette structure de « market deal » sur trois niveaux s'est répandue d'abord à Anvers au début du siècle, puis à Gand, Mons (2003), Charleroi (2006), Liège. On la rencontre aujourd'hui jusqu'à Arlon, mais la riposte policière et politique a été à ce point vigoureuse que la vente a commencé à se déplacer à nouveau vers la rue.

Qu'importe : le moteur de la transaction reste le même, à savoir la différence de prix entre Belgique et France, où un mauvais gramme d'héroïne peut être vendu au double ou au triple de ce qu'il a été acheté en province de Luxembourg.

L'époque est révolue où le dealer « belge » vendait aux « Français » au départ d'un appartement unique et possédait un stock significatif de stupéfiants : ils « cachent l'héroïne parfois dans un endroit public, pour diminuer les risques de saisie », ils ont « parfois tourner sur 6 à 7 appartements : un jour l'un sert de dortoir, l'un aux achats-ventes, le troisième de dépôt, et on tourne les jours suivants. » La professionnalisation s'est renforcée : ils tra-

vaillent de plus en plus à flux tendus, ne vont chercher aux Pays-Bas les centaines de grammes ou le kilo d'héroïne qu'au moment où ils apprennent, par téléphone, qu'un acheteur va monter sur la Belgique. La téléphonie s'est, elle aussi, améliorée : GSM multiples, cartes prépayées, donc des écoutes d'une complexité devenue monstrueuse (« jusqu'à vingt dans un même dossier », soupire Charleroi, ce qui montre la détermination policière mais aussi la lourdeur et le coût de ces enquêtes).

Pour certains de ces appartements clandestins de vente, « plusieurs voyages de plusieurs kilos » vers le fournisseur néerlandais sont parfois nécessaires la même semaine. Le volume est tel – et le prix obtenu à ce point bas – que ce marché de transit peut impacter à son tour sur le marché de distribution local. Mais cela tourne alors à l'affrontement physique car il est rare que les réseaux qui tiennent la vente « de transit » soient les mêmes que ceux qui tiennent la vente « belge », de détail. Résultat ? Castagne. ■

A.L. (avec Vincent Cobut, st.)

LA PART DES TOP-MANAGERS : >60 %

Même en décomptant la part payée au grossiste-distributeur néerlandais (> 35 %) et aux ultimes intermédiaires en Belgique (0,2 % pour le dealer captif, 1 % pour un éventuel passeur), les têtes du trafic présentes en Belgique gagnent au moins 60 % du revenu brut (13 x la part totale des Afghans).

Treize

Aujourd'hui, sur les vingt-sept arrondissements judiciaires du pays, treize sont concernés par ces appartements clandestins de vente d'héroïne. Les trois Régions sont frappées.

LA COOPÉRATION

Allô, les Pays-Bas ?

Puisque l'épicentre se trouve aux Pays-Bas, pourquoi ne pas y intervenir ? La coopération policière avec les Pays-Bas est problématique. « Ça ne marche pas : on a souvent les bonnes infos, mais quand on arrive là-bas, on est "coupés", explique Marc Servais. La France rencontre les mêmes problèmes que nous, face à des organisations dont ils pensent qu'elles sont basées aux Pays-Bas. » Bruxelles met des gants mais ne dit rien d'autre : « Les Néerlandais travaillent de manière très managériale, avec des objectifs nationaux. Le revers : ce qui n'est pas prioritaire pour eux n'est pas en-quéte. Nos constats se limitent donc aux premiers constats : des numéros de plaques qui nous ramènent aux Pays-Bas, des numéros d'appel qui nous renvoient aux Pays-Bas, mais on ne peut pas faire l'enquête à leur place. » La Haye a été jusqu'à proposer aux Belges de procéder eux-mêmes (à leurs frais) aux écoutes téléphoniques de criminels opérant aux Pays-Bas.

La piste financière

L'argent repart vers... Nador, Izmir, Dubaï

Sans surprise, certains revenus de l'héroïne sont blanchis dans l'immobilier belge (Charleroi relève l'un ou l'autre cas lié au milieu turc), et il existe du blanchiment via des sociétés de services (un autre agent cite « une société de location de véhicules qui a acheté en un trimestre pour six millions d'euros de voitures de luxe »). Par ailleurs, les enquêtes financières mettent en évidence un lien entre Benelux et Dubaï, ce qui peut couvrir des opérations de blanchiment fort diverses : rétro-commissions aux Iraniens ou Afghans, simple paravent exotique avant retour à l'Ouest.

Cependant, une partie importante de l'argent collecté repart vers les villes et régions d'origine des trafiquants, de leurs familles, de leurs victimes : Kosovo, Turquie (« on achète beaucoup d'immeubles à Antalya et Izmir », note un enquêteur bruxellois), Afrique du Nord, avec une mention particulière pour la ville marocaine de Nador où plusieurs sources policières confirment l'existence d'une « rue des Belges » : un quartier où l'argent de l'héroïne est blanchi dans l'immobilier local.

Ce n'est pas par virement bancaire que l'argent y arrive, mais en cash : « Ceux qui sont structurés font retourner l'argent physiquement, explique-t-on à Charleroi. Un système de transport est organisé, plus dur à cibler. D'après ce que l'on sait, ils repartent vers le Maroc avec des sommes conséquentes, parfois très hautes. Des saisies ont déjà eu lieu. » Le propos est confirmé à Bruxelles, et les policiers des deux villes constatent l'apparente bonne volonté des autorités marocaines. Mais, même lorsque les Belges approchent Rabat avec un dossier jugé, plusieurs problèmes entravent jusqu'ici la saisie des immeubles achetés au Maroc avec l'argent de l'héroïne : il faut d'abord établir l'identité réelle du condamné. En Belgique, l'empreinte du détenu est unique mais jusqu'à cinq alias, éventuellement tous faux, peuvent y être attachés. Le trafiquant peut avoir été condamné et incarcéré sous un faux nom. Il faudra ensuite établir le transport d'argent, le cadastre de l'immeuble (s'il existe), confondre les parents prête-noms, etc. L'enquête ne fait que commencer. ■ A.L.

LE POIDS DU MARCHÉ BELGE : 168.000.000 €

Selon l'OEDT, le seul marché belge de l'héroïne (29.000 héroïnomanes) s'élève à 1,68 tonne d'héroïne « pure » (2 % de la consommation européenne). Soit un chiffre d'affaires minimal de 168 millions €. Le marché français, qui transite pour l'essentiel par la Belgique, pèse quatre à cinq fois plus...

170 kg

Clin d'œil à nos lecteurs luxembourgeois : les quel-que 2.930 héroïnomanes du Grand-Duché consomment environ 170 kg d'héroïne par an. A un prix... stupefiant : 60 à 80 €/g.

L'ÉNIGME

Où ont disparu les Albanais ?

Plusieurs rapports des Nations unies ont souligné en 2009-2010 l'apparent retrait des Albanais des réseaux de distribution d'héroïne (à l'exception de la distribution sur l'Albanie, l'Italie et la Suisse : nos éditions d'hier). La Belgique ne peut pas confirmer un retrait albanais : ils sont encore mentionnés dans un dossier à Charleroi (en relation avec l'Italie, il est vrai), ainsi qu'à Ostende, où ils contrôlaient tant la vente d'héroïne en appartement que la vente de rue. Il est cependant exact qu'ils n'ont plus un rôle de premier plan : « Je me demande s'il n'y a pas une perception erronée du rôle des Albanais, si leur rôle n'a pas été surestimé », questionne Letizia Paoli (KUL). « Car d'un point de vue économique, cela n'a pas beaucoup de sens de faire passer l'héroïne via l'Albanie. C'est un pays très reculé, avec une infrastructure très pauvre. C'est plus logique de passer à travers la Serbie. »

L'EXPERTE



PIÉRIE-YVES THENPONT

Letizia Paoli, chercheuse à la KUL, n'est pas convaincue que la concentration en Europe de la majorité des revenus de la vente d'héroïne donne naissance à des organisations criminelles. Elle estime « qu'au moins 70 à 80 % des revenus de détail de l'héroïne restent auprès des lieux de vente ou remontent – au maximum – jusqu'en Turquie. Mais je ne sais pas si tout cet argent construit une criminalité organisée vraiment menaçante : je pense qu'il faut un certain contexte pour que se développe une entreprise illicite de grande ampleur. Je ne parle pas de la Turquie, qui est un cas différent. Dans l'Union européenne, vous avez certainement une myriade d'intervenants criminels, mais ils ne semblent pas se fédérer en une large organisation criminelle. Vous avez des cliques, des familles, des groupes, soit, mais le "large groupe criminel" – à l'italienne – est plutôt une exception. Et ce genre d'exception aura ses racines dans des pays comme la Turquie, l'Albanie ou le Kosovo qui ont une structure d'Etat faible, avec une application faible de la répression ; là où il y a une corruption d'une partie de l'appareil d'Etat ». Letizia Paoli and al., *The World Heroin Market. Can Supply be cut ?*, Oxford University press, 2009.

EN SYNTHÈSE...

Les bénéfices de l'héroïne vendue en Belgique se ventilent probablement comme suit :

0,86 % au fermier, dont la production, une fois raffinée, est vendue 4.500 € le kilo à la frontière. Le différentiel est ainsi partagé :

0,26 % aux insurgés, dont probablement un peu moins de 0,06 % à des groupes islamistes internationaux, et

3,38 % aux trafiquants afghans, cette masse économique incluant l'ensemble des flux de corruptions. Il est possible que certains trafiquants afghans gagnent davantage en obtenant, via Dubaï, un intérêt sur les ventes européennes.

Au Kurdistan, le prix de l'héroïne monte à 7.300 € le kilo, soit :

2,8 % pour les « Iraniens » et mafias étrangères actives en Iran (Turcs, Kurdes, Bulgares). La traversée de la Turquie voit le prix du kilo doubler, pour atteindre 14.000 €. Soit :

7,4 % pour Turcs et Kurdes, et sans doute bien davantage via les ventes directes qu'ils réalisent eux-mêmes en Europe de l'Ouest, ainsi que via le racket des trafiquants kurdes d'Europe auquel se livrent les indépendantistes kurdes.

Arrivé à Rotterdam, le prix de l'héroïne a atteint celui de l'or fin. Ce qui suppose une vaste prise de bénéfice à l'Est de l'Europe :

22 % pour les filières des Balkans – Bulgares, Albanais et Kosovars, Serbes, mais aussi Allemands, Néerlandais, qui assurent le transport entre le « hub » turc d'Istanbul, et le « hub » turc de Rotterdam.

Reste à calculer par soustraction l'ultime tranche de bénéfices. Tous autres frais déduits, il reste

63,3 % pour les mafias du Benelux, à savoir les vendeurs en gros (Rotterdam), demi-gros (Anvers, Bruxelles et tous les « market dealers ») et petits vendeurs, dont les bénéfices sont réinvestis en Europe ou dans des pays immédiatement limitrophes (Maroc, Turquie, Kosovo).

Plus de 85 % des revenus sont collectés par des acteurs résidant en Europe.

NB : Notre calcul s'appuie sur une héroïne qui n'est jamais pure, et dont la pureté est en outre variable. Mais les divers rapports prix/pureté rencontrés en Belgique sont assez convergents. En janvier 2011, selon la police fédérale, un gramme pur à 20-30 % se vendait à Charleroi à 20-30 euros, cependant qu'un gramme pur à 5-10 % se vendait à Arlon à +/- 7 euros.

Bref, 1 g théorique d'héroïne pure = 100 euros.